



*Contes
et Légendes*
ARMÉNIENS

CONTES ET LEGENDES
ARMENIENS

Adaptés

par

C. DER MELKONIAN

Beyrouth, 1964

Couverture réalisée par RAFFI

Dessins de B. BARTEV

AVANT - PROPOS

S'il est vrai que les sentiments humains sont universels, il n'est pas moins vrai que les conditions géographiques, politiques, économiques, religieuses, sociales dans lesquelles vit un peuple donné, développent chez lui certaines caractéristiques qui le différencient des autres peuples.

Tout en restant les descendants du même Noë, du même singe, du même homme de Cro-Magnon, ou de tout autre ancêtre commun, les hommes, parcequ'ils sont les membres d'un clan, d'une nation, d'un peuple, sont amenés à éprouver, en plus de leurs besoins individuels, les mêmes besoins collectifs; ils sont mûs, en gros, par les mêmes intérêts, obéissent aux mêmes lois; il se développe chez eux les mêmes aspirations par suite des mêmes nécessités spirituelles, morales et physiques collectives.

La nation se forme, le caractère national se forge et se manifeste à l'occasion de toutes sortes d'évènements extérieurs et intérieurs.

C'est dans le folklore et dans les traditions que s'extériorisent le plus fidèlement ces caractéristiques.

Si nous admettons que les contes et les légendes d'un pays constituent l'une des expressions les plus sincères de son patrimoine folklorique, parceque dégagés de toute contrainte, nourris aux sources vives de la libre imagination tout en étant inspirés de l'expérience vécue et de certains événements historiques marquants, il ne serait pas difficile d'en conclure qu'ils reflètent, dans une large mesure, les caractéristiques et les aspirations d'une nation donnée.

Si ce recueil composé de quelques uns des contes et des légendes du peuple arménien parvient à donner à ses jeunes lecteurs une idée même restreinte de ce qu'ont été — et sont toujours demeurées — les aspirations du peuple arménien, tout en leur procurant quelques heures de distraction, nous aurons atteint le but que nous poursuivions lorsque nous avons entrepris cette adaptation.

C. D. M.

LA LEGENDE DE HAIG

Plusieurs milliers d'années avant notre ère, dans la région montagneuse qui, par la suite, devait devenir l'Arménie, vivait un Brave qui avait pour nom Haïg.

Haïg descendait de la race des géants qui avaient élu domicile sur cette partie de la terre.

Il était le chef de sa tribu dont les femmes étaient belles, élancées, fières et intelligentes; tandis que les hommes étaient grands, forts, intrépides et vaillants. Pourtant, Haïg était encore plus fort que les plus forts, encore plus vaillant que les plus vaillants.

Les deux passions de sa vie étaient sa femme, la belle Archalouïs(1) et la chasse. Mais il y avait quelque chose d'autre qu'il aimait par dessus tout: la liberté.

La liberté et la chasse ne sont pas incompatibles; bien au

(1) Archalouïs = Aurore.

contraire. Et la belle Archalouïs était la plus aimante et la plus compréhensive des femmes. Haïg vivait donc en homme heureux, entouré des membres de sa tribu, dont le nombre atteignait à peine trois cents âmes.

Le matin, de bonne heure, les hommes partaient pour la chasse; les femmes s'occupaient des travaux ménagers. Le soir, après le retour des chasseurs, la tribu s'assemblait autour des feux de joie. Les enfants entouraient les aïeux pour écouter bouche bée leurs récits passionnants. Les femmes s'affairaient autour de leurs maris, leur offrant à boire et à manger, et au bout de quelque temps, tout le monde se retrouvait dans une ronde montagnarde endiablée autour du feu.

Haïg et les membres de sa tribu, vivant uniquement des produits de la chasse, n'étaient pas riches. Parfois même, en hiver surtout, il leur arrivait de connaître des jours difficiles, lorsque le gibier se faisait rare. Mais ces difficultés passagères n'altéraient en rien leur solidarité et leur bonne humeur; car ils étaient conscients de la grande chance qui leur avait été offerte par la vie: celle de pouvoir vivre en paix et en hommes libres.

*
**

Un peu plus au sud, dans la riche et fertile plaine, vivait un autre chef, Bel de son nom. Lui aussi était grand et fort, mais ce qui le différençait de Haïg, c'est qu'il était ambitieux, dominateur, orgueilleux et vaniteux. Il s'était mis en tête de devenir le chef incontesté de tous les autres chefs de tribus, pour leur imposer sa volonté et en faire ses sujets. Comme il était riche et

commandait déjà à un groupe imposant de guerriers, il pensait qu'il parviendrait facilement à ses fins soit par l'argent, soit par la force.

Haïg étant son plus proche voisin, Bel décida donc de commencer par lui. Il envoya à Haïg des émissaires porteurs du message suivant :

“On m'affirme que tu es un homme intelligent. Mais je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à vivre sur ces montagnes arides qui ne peuvent te procurer aucune richesse. Tu vis au jour le jour par les produits de la chasse, qui ne peut pas être bonne en toutes saisons. Pourquoi imposer ces privations aux membres de la tribu ? Descends de tes montagnes ingrates, viens vivre dans ma riche plaine, accepte ma suzeraineté et tu vivras en homme riche et comblé jusqu'à la fin de tes jours”.

Haïg était un homme simple et sans malices. Mais il n'était pas sot. D'ailleurs, point n'était besoin de posséder une intelligence extraordinaire pour comprendre le marché proposé par Bel : la vie prospère en échange de la liberté.

Haïg n'hésita pas une seconde pour répondre aux émissaires :

— Allez dire à Bel que je le remercie pour sa sollicitude ; mais je préfère vivre en homme pauvre mais libre, plutôt que de vivre en esclave riche.

Cette réponse blessa à vif la vanité et l'orgueil de Bel. Il ne concevait pas que l'on puisse lui désobéir. Pour qui se prenait-il, ce Haïg ? Comment osait-il envoyer cette réponse insolente ?

Puisque le premier moyen de persuasion, l'argent, n'avait

pas donné les résultats escomptés, Bel décida d'avoir recours au deuxième moyen: la force.

Il se mit donc à la tête de tous ses guerriers, dont le nombre était considérable pour l'époque, et fonça tout droit vers les montagnes où vivait Haïg.

Ce dernier était parti à la chasse, comme d'habitude, lorsqu'on vint le prévenir de l'approche de Bel. Haïg réunit tous ses hommes, une poignée insignifiante comparée à l'armée de Bel; il n'eut aucunement besoin de leur expliquer pourquoi il leur fallait résister coûte que coûte et jusqu'au dernier homme. Ils savaient tous que l'enjeu était leur liberté; ils savaient également que si, par malheur, ils la perdaient, leur vie n'aurait plus aucun sens.

Le choc des deux armées fut terrible.

Les hommes de Haïg avaient pour eux l'ardeur et la ferme volonté de vaincre, car toute leur vie dépendait de l'issue du combat. Mais les hommes de Bel étaient beaucoup plus nombreux et mieux équipés.

Le sang coulait avec abondance et le nombre des corps étendus par terre augmentait de minute en minute.

Soudain, dans la mêlée, Haïg et Bel se trouvèrent face à face. Ils se cherchaient depuis le début. Bel, avec un rictus effrayant, se précipita sur Haïg, persuadé que s'il éliminait le chef, les autres rendraient les armes. Haïg, de son côté, attendait cette occasion. "Les soldats de Bel, des mercenaires pour la plupart, s'enfuiront à toutes jambes si Bel tombe — pensait Haïg — donc, il faut absolument que je le tue". Et il leva l'épée.

Le combat fut long et difficile, car les deux chefs étaient

de force surhumaine. Mais Haïg avait pour lui cette supériorité propre aux champions des causes justes.

Il leva son bras et allait assener le coup fatal. Bel, dont le regard avait croisé celui de Haïg, fut soudain glacé par la froide détermination qu'il y lut. Pendant quelques instants, il perdit tout contrôle de lui même et, tournant le dos à son ad-



versaire, essaya de s'enfuir. Haïg, plus déterminé que jamais, jeta son épée, s'empara de son arc et d'une flèche, attendit que Bel, rassuré par l'avance qu'il avait prise, s'arrêtât et se tournât. C'est ce moment que choisit Haïg pour viser le cœur de son adversaire, et la flèche partit...

Bel tomba comme une masse.

Ses soldats jetèrent bas les armes et s'enfuirent.

Haïg ordonna à ses hommes de ne point poursuivre les fuyards. Il savait bien que ceux-ci ne reviendraient pas de sitôt.

**

Sur l'emplacement même où avait eu lieu la bataille, Haïg fit bâtir une ville qu'il appela Haïgachen(1). La vallée où furent enterrés les héros de ce jour mémorable, fut baptisée Haïotz Tzor(2); nom, qui, par la suite, fut étendue à toute cette région.

De toutes les régions avoisinantes, les gens affluèrent en masse, afin de solliciter de Haïg la faveur de vivre sous sa protection. Ainsi, la petite tribu de jadis s'agrandit considérablement et, au bout de quelques générations, prit les proportions d'une nation, dont les fils furent appelés des Haï(3), d'après le nom de Haïg. Et leur pays s'appela Haïastan (4).

(1) Haïgachen = Construit par Haïg.

(2) Haïotz Tzor = Vallée des Haï.

(3) Haï = Nom que se donnent les Arméniens.

(4) Haïastan = Pays des Haï = Arménie.

ARA LE BEL ET SEMIRAMIS

Sémiramis, la reine d'Assyrie, se réveilla un matin avec un doux sourire sur les lèvres, quoique regrettant d'avoir ouvert les yeux. Elle voudrait se rendormir et connaître la suite du songe interrompu par son réveil.

C'était un rêve merveilleux. Elle se trouvait dans un jardin féérique, seule, enfin débarrassée de ses conseillers et courtisans qui ne la harcelaient plus avec leurs problèmes d'état, ni avec leurs intrigues. Elle se promenait avec ravissement dans ce jardin, lorsqu'une force irrésistible la poussa vers un bosquet. Et c'est là qu'elle aperçut ce beau jeune homme. Il était grand, brun, fort, beau, au regard captivant. Elle en tomba amoureuse immédiatement.

— Qui es-tu? lui demanda-t-elle, en s'immobilisant devant lui.

— Je suis Ara, prince d'Arménie.

— Tu me plais beaucoup, viens avec moi; dit Sémiramis

en étendant son bras vers lui.

Ara ouvrait la bouche pour lui répondre, lorsque le sommeil de Sémiramis fut interrompu et elle se réveilla.

Ce matin là, Sémiramis ne voulut point sortir de son lit moelleux. Les questions d'état pourraient attendre. Elle se fit apporter un miroir, et examina minutieusement son visage. Elle était jeune; ses cheveux couleur d'ébène tombaient en flots souples sur ses épaules lisses; ses yeux en amande brillaient d'un éclat particulier. Son nez droit, ses lèvres écarlates en forme de cœur, son cou de cygne, son corps de déesse complétaient le tableau. Elle était belle. Incontestablement, irrésistiblement belle.

Ainsi gâtée par la nature et par la vie, elle avait fini par devenir une personne autoritaire, surtout depuis la mort du roi son mari, qui lui avait laissé en héritage le trône de l'Assyrie toute puissante. Elle voulait être obéie sur le champ, qu'il s'agisse des affaires du royaume ou de ses affaires de cœur.

Ce matin là, donc, elle n'avait pas envie de penser aux questions d'état. Elle était encore sous le charme de son rêve et du regard d'Ara. Elle était impatiente de savoir quelle aurait été sa réponse à son invitation. Elle fit mander son scribe et lui ordonna de rédiger une lettre à l'intention de ce prince lointain.

**

Ara, prince d'Arménie, était un homme heureux. Bon, fort, beau, son peuple l'adorait et l'avait affectueusement surnommé Ara le Bel. Heureusement marié à une charmante femme, Nevart, Ara incarnait l'image même du bonheur et de la loyauté.

Aussi, son étonnement et son indignation furent grands lorsqu'il reçut la lettre de Sémiramis et en déchiffra la teneur :

"Je t'ai vu en songe — disait cette lettre. Tu m'as plu. Viens auprès de moi. Tu ne le regretteras point. Je te rendrai heureux, et te couvrirai de présents".

Une fois l'effet de la première colère passé, Ara relut la lettre et arriva à la conclusion que cette Sémiramis dont tout le monde vantait la beauté et l'intelligence, était subitement devenue folle. Il se rendit auprès de sa femme, la douce Nevart, et lui montra la missive. Ils décidèrent ensemble de répondre par une lettre aux termes modérés. Il n'y avait aucun besoin de blesser l'amour-propre de la reine de la puissante Assyrie.

Ara répondit à Sémiramis qu'il était très honoré de cette invitation, mais que, pour l'instant, il lui était impossible de s'absenter, et que, par la suite, il se ferait une joie d'aller présenter ses hommages à la reine, accompagné de sa femme Nevart.

*
**

Au reçu de cette réponse, la fureur de Sémiramis ne connut pas de bornes. Ara refusait son invitation; il faisait la sourde oreille à son appel pressant; il ignorait délibérément ses promesses de délices et de présents. Et, par dessus le marché, il se moquait d'elle, en lui promettant de venir plus tard avec ... sa femme! Cette insolence méritait une punition!

Elle ordonna donc à ses généraux de se mettre en route pour l'Arménie, de capturer Ara et de le lui amener pieds et

poings liés.

— Surtout, faites bien attention, leur répéta-t-elle à plusieurs reprises. Je ne veux pas que vous le tuiez. Je le veux vivant ! Et maintenant, allez !

L'armée assyrienne se mit en route pour l'Arménie.

Ara, dans sa candeur masculine, n'avait pas prévu jusqu'où pourrait aller le courroux d'une reine offensée. Dans tous les cas, les dés étaient jetés. L'armée assyrienne approchait. Il ne pouvait pas rester les bras croisés. Il réunit donc son armée, et se tint prêt pour la bataille.

Du côté assyrien, chaque soldat avait été prévenu qu'il ne fallait pas tuer Ara. Mais ce dernier ne connaissait évidemment pas ces consignes. Il se jeta, à la tête de ses hommes, dans la terrible mêlée qui se produisit lorsque les deux armées se heurtèrent.

La bataille faisait rage depuis plusieurs heures déjà, lorsqu'une lance aveugle perça le corps d'Ara, qui tomba inanimé.

Les généraux assyriens, tremblants de peur à l'idée même de la colère de leur reine, ordonnèrent à leur armée de se retirer.

Le champ de bataille fut abandonné aux morts et aux blessés.

Sémiramis, qui, déguisée en homme, suivait les péripéties de la bataille à l'insu de ses généraux, vit de ses propres yeux la chute de l'homme qu'elle aimait. Elle se précipita sur son cadavre, et ses lamentations furent si violentes qu'elles envahirent toute la plaine.

Les généraux assyriens, reconnaissant la voix de leur

reine, revinrent auprès d'elle et, tête penchée, attendirent son verdict.

Soudain, elle se tut et, le regard rempli d'une lueur d'espoir, ordonna à ses hommes de transporter le corps inerte d'Ara sur les remparts d'une forteresse.

Dans la religion païenne, il existe des dieux pour chaque occasion. Les païens croyaient, entre autres, que si le corps d'un



soldat tué sur le champ de bataille était exposé en un lieu élevé, les dieux Haralez venaient la nuit, et le ranimaient en léchant ses blessures.

C'est cet espoir qui avait un peu apaisé Sémiramis.

Le corps d'Ara fut donc transporté sur les remparts d'une forteresse, où il fut exposé en attendant la bienveillante intervention des dieux Haralez.

Le souvenir qu'ont gardé les hommes sur la suite des événements, est assez varié.

Les uns affirment que les dieux Haralez ne parvinrent pas à ranimer Ara. Les autres prétendent qu'ils eurent pitié de la douleur de Sémiramis et, éblouis par la beauté virile d'Ara, décidèrent de le ranimer. Ils léchèrent sa blessure pendant trois nuits consécutives et le rendirent à la vie, à condition, toutefois, que Sémiramis renonçât à lui.

Ces événements avaient eu lieu dans la région de Van. Les habitants de ces régions montraient encore récemment le champ de bataille où tomba Ara, et les ruines de la forteresse sur les remparts de laquelle avait été exposé le corps de ce prince, dont la loyauté envers sa femme avait excité la jalousie fatale de Sémiramis.



L'ÉGLISE AUX PIGEONS

(Vieille légende)

Tamerlan, le conquérant boiteux, était devenu le maître de la moitié de la terre. Sa soif pour la domination et la gloire ne s'était pas apaisée pour autant.

Rien ne résistait au flot de ses hordes. Partout où elles se déversaient, elles laissaient derrière elles la mort, le feu, la désolation et des ruines.

D'étape en étape, Tamerlan et ses hordes arrivèrent en Arménie et n'en firent qu'une bouchée. Une grande partie de la population fut massacrée; ceux qui eurent la vie sauve furent faits prisonniers et traînés derrière l'immense armée du boiteux.

Tamerlan était ravi; encore un pays de conquis. En avant donc vers d'autres victoires, vers de nouvelles conquêtes.

Mais, arrivé aux bords du lac Sévan, il ordonna à ses hommes de faire une courte halte.

Pas loin de ce camp, s'élevait vers le ciel une petite église. Et dans cette église, un vieux moine, le père Ohan, un

saint homme, faisait ses prières. Bien loin des bruits, des satisfactions et des cruautés de ce monde, il parlait à Dieu, implorait Sa miséricorde pour son peuple malheureux, pour la paix du monde.

Son âme simple et bonne se révoltait contre l'injustice du sort qui frappait son pays et ses frères.

Lorsqu'il s'en aperçut, ne pouvant plus longtemps supporter le voisinage de ce Tamerlan maudit, il interrompit ses prières, sortit de l'église, cheveux et barbe blancs au vent, commença à marcher sur les eaux limpides du lac, pour s'éloigner de ses voisins indésirables.

Tamerlan, sur l'autre rive, vit ce miracle, n'en crut pas ses yeux.

— Ce n'est pas possible! dit-il; je dois rêver.

Mais ses lieutenants affirmèrent avoir vu la même chose. Ils ne pouvaient pas tous rêver en même temps.

Secoué par la peur, Tamerlan appela:

— Reviens, vieillard! Reviens, homme de Dieu!

Père Ohan entendit; et, sans se presser, faisant demi tour et toujours marchant sur les flots, vint s'immobiliser devant le conquérant.

— Que désires-tu avoir, ô saint homme? demanda celui-ci; veux-tu des richesses, du pouvoir, une vie fastueuse? Parle, tes désirs seront exaucés.

— Je n'ai point besoin de richesses ni de gloire. C'est la liberté de mon peuple que je te demande. Libère les prisonniers, laisse les aller où bon leur semble, vivre en hommes libres dans ce vaste monde. Il y a assez d'espace sur terre pour que toutes

les créatures de Dieu puissent vivre sans se gêner.

— Alors, tu veux la liberté de ton peuple ... Bien! qu'il en soit ainsi. Je t'accorde la liberté de tous ceux que pourra contenir ton église. Et maintenant va, et prie pour moi.

Ainsi parla Tamerlan et ordonna qu'une partie des prisonniers fussent conduits à l'église. Les gardes laissèrent passer les hommes enchaînés qui, les uns après les autres, franchirent le seuil de l'église. Il en passa mille, dix mille, cent mille... Mais l'église n'était encore pas pleine.

Tamerlan, ébahi, croyait toujours rêver.

— Laissez toujours passer! cria-t-il à ses gardes.

Un nouveau flot de prisonniers s'avança vers l'église.

Ils entrèrent tous, par centaines de milliers, mais l'église n'était toujours pas pleine!

Tous les prisonniers s'y étaient introduits; il n'en restait plus un seul au dehors. Mais l'église était toujours vide!

Tamerlan, ahuri, ne tenait plus sur place.

— Suis-je éveillé, ou est-ce un rêve que je fais? Allez voir, vite, quel est ce miracle?

Les lieutenants du conquérant féroce se précipitèrent vers l'église, y pénétrèrent et ne virent... que le père Ohan, agenouillé seul devant le saint autel, les mains croisées, les yeux levés vers le ciel, la barbe blanche ruisselante de larmes, prier, prier sans arrêt.

Dieu avait exaucé la prière du saint homme. Tous les prisonniers introduits dans l'église s'étaient transformés en pi-

geons blancs et, par delà la fenêtre ouverte, s'étaient envolés libres et joyeux, vers leurs montagnes natales.

Dans l'église illuminée il ne restait plus que le père Ohan, agenouillé devant le saint autel, les mains croisées, les yeux levés vers le ciel, la barbe ruisselante de larmes de gratitude; il priait, priait sans arrêt pour la liberté des hommes et pour la paix du monde.



A N A H I D

d'après G. Aghayan

— I —

Vatché, roi d'Arménie, vivait dans un très beau palais entouré d'un immense parc, dans lequel s'élançaient les plus beaux arbres du royaume.

Un jour de printemps, alors que les oiseaux chantaient leur joie dans une symphonie captivante, le fils unique du roi, Vatchakan, accoudé à sa fenêtre, contemplait d'un air distrait la beauté du parc. Loin de partager la joie de la nature, il était plongé dans une immense tristesse. Vatchakan était amoureux. Amoureux d'une fille du peuple.

Le roi et la reine voulaient que leur fils se mariât, bien sûr; ils le lui avaient dit souvent. Mais ils voudraient évidemment le voir épouser une princesse; ils refuseraient certainement une fille du peuple.

Vatchakan n'osait pas s'ouvrir à ses parents, de peur de ne pas se voir accorder la permission d'unir sa vie à celle qu'il aimait par dessus tout.

"S'ils n'acceptent pas celle que j'ai choisie — se disait tristement notre amoureux — j'irai m'enfermer dans un monastère plutôt que d'épouser une autre."

La mère du prince avait deviné, à l'insu de celui-ci, le mal qui rongait son cœur.

S'approchant de lui, elle posa tendrement la main sur son épaule et lui demanda doucement:

— Mon chéri, je vois que tu es malheureux. Pourquoi nous en caches-tu la cause? Dis moi pourquoi tu es si triste.

— Mère, lui répondit Vatchakan, ni la gloire ni les beautés de ce monde ne m'intéressent. Je veux me retirer dans un monastère. On dit que le père Mesrop est revenu à Hatzik, dans le monastère qu'il avait fondé. Je veux m'y rendre. Tu sais, Hatzik est un très joli village. Ses jeunes gens et ses jeunes filles sont si beaux, si spirituels...

— Alors c'est pour y revoir ta spirituelle Anahid que tu veux te rendre à Hatzik?

— Mais... comment sais-tu son nom?

— Par les rossignols de notre jardin, plaisanta la reine. Puis, devenue sérieuse, ajouta: mais mon cher garçon, pourquoi oublies-tu que tu es fils de roi? Un prince épouse une princesse. Tiens, le roi de Géorgie a trois filles, les unes plus charmantes que les autres, tu peux choisir celle que tu préfères. Le prince de Koukark a une très, très belle fille, enfant unique et seule héritière de tous ses biens. Le prince de Sunik a également une

très belle fille. Et enfin, il y a la fille de notre général, belle, bien élevée; nous l'avons vue grandir. Que te faut-il de plus?

— Mère, je t'ai déjà dit que je voulais me retirer du monde. Mais si toi et mon père voulez absolument me voir marié, sachez que je ne veux épouser qu'Anahid, — répliqua vivement Vatchakan et, rouge de confusion, s'enfuit vers le jardin comme si dégagé d'un lourd fardeau.

— II —

Vatchakan venait d'avoir vingt ans.

Il était beau, élancé, tendre, mais de santé délicate. Il avait fait des études religieuses chez les élèves du célèbre père Mesrop, et avait l'intention de suivre l'exemple de ces pères. Il aimait la vie monacale et admirait profondément ceux qui vouaient leur existence à l'éducation des autres.(1)

Mais ses parents s'opposaient à cette vocation.

— Mon cher fils, arguait son père, tu es mon unique enfant et tu sais très bien que tu es mon seul espoir. Il faut donc que tu te prépares à régner après ma mort, il faut que tu te maries afin de donner des héritiers à notre trône.

Vatchakan rougissait et ne savait que répondre, car il n'avait jamais pensé ni ne voulait penser au mariage.

Et comme les supplications de son père se multipliaient et le gênaient, il s'adonna à la chasse, afin de le rencontrer le

(1) En ces temps, c'étaient les religieux qui, en Arménie, s'occupaient de l'enseignement.

moins possible. Malgré son amour pour la lecture et les études, il se levait donc de très bonne heure le matin et partait à la chasse, pour ne rentrer que tard le soir. Il lui arrivait même de s'absenter pendant plusieurs jours, ce qui ne manquait pas d'inquiéter terriblement ses parents. Plusieurs fils de princes avaient émis le désir de l'accompagner dans ces parties de chasse, mais Vatchakan leur préférait la compagnie de son fidèle ami et serviteur Vaghinak et de son chien Zanki.

Vatchakan se déplaçait habillé de manière simple; aussi, ceux qu'il rencontrait, ne pouvaient point se douter que l'un de ces deux chasseurs était leur prince.

Il lui arrivait de s'arrêter dans un village pour y passer la nuit. Il se mêlait aux villageois, écoutait leurs doléances, notait les noms de ceux qui abusaient de leur pouvoir; il notait également les noms de ceux qui jouissaient de l'estime générale. Plus d'un mauvais juge s'était brusquement vu relevé de ses fonctions et remplacé par un homme aimé et respecté de son entourage. Plus d'une pauvre veuve s'était vue accorder une pension royale afin d'élever ses enfants dans la dignité.

Le menu peuple ne s'expliquait pas comment, sans en avoir été averti, le roi arrivait à connaître les besoins de ses sujets. Les gens commencèrent à croire que leur bon roi avait des facultés divines pour reconnaître et châtier les coupables, pour récompenser ceux qui faisaient le bien et pour aider les personnes les plus dépourvues. Voleurs et bandits ne se manifestaient plus de peur d'être immédiatement découverts. Mais personne ne se doutait qu'à l'origine de tous ces changements se trouvait leur prince.

Cette vie au grand air eut de bonnes conséquences pour Vatchakan aussi. Son caractère devint plus gai, sa santé meilleure. Voyant de près ses futurs sujets, il se rendit compte du bien immense qu'un bon roi pouvait faire pour eux, et il finit par abandonner l'idée de se retirer dans un monastère. Son cœur était prêt à s'épanouir; il ne lui manquait qu'une occasion pour cela. Et cette occasion se présenta bientôt.

Un jour, au cours d'une de leurs multiples chevauchées, Vatchakan et Vaghinak arrivèrent près d'un village. Fatigués, couverts de sueur, ils s'assirent près de la fontaine du village pour se reposer un peu. Les jeunes filles du village y faisaient la queue pour remplir leurs crûches.

Vatchakan demanda à l'une d'elles de leur donner à boire. Elle était sur le point de s'exécuter, lorsque une autre jeune fille s'empara du gobelet tendu et en versa le contenu par terre.

Le jeune prince, assoiffé et impatient, voulut reprendre le gobelet et se désaltérer. La jeune fille se déroba. Elle ne se décida qu'au bout d'un moment et servit le chasseur.

Une fois désaltéré, Vatchakan voulut savoir pourquoi la jeune fille avait commencé par l'empêcher de boire. Était-ce pour plaisanter ou pour l'énerver?

— Nous n'avons pas l'habitude de plaisanter avec des étrangers, surtout lorsqu'ils demandent à boire, répondit la jeune fille. Mais j'ai vu que vous étiez en nage; il est dangereux de boire de l'eau glacée quand on est dans cet état. Voilà pourquoi j'ai essayé de gagner du temps avant de vous laisser vous désaltérer.

La sage réponse et surtout la grande beauté de la jeune fille étonnèrent Vatchakan. Elle avait de grands yeux noirs lumineux; ses sourcils semblaient être dessinés au pinceau; la chevelure ondoyante, le front haut et intelligent, les joues et les lèvres cramoisies, la taille fine, la gorge vibrante de santé et de jeunesse. Ses pieds étaient nus et elle ne portait aucun bijou. Mais une telle beauté émanait de toute sa personne, que Vatchakan, charmé, eut le souffle coupé.

— Comment t'appelles-tu? demanda-t-il.

— Anahid.

— Qui est ton père?

— Mon père est le berger de notre village. Mais pourquoi me poses-tu toutes ces questions?

— Pour rien; je veux simplement savoir. Il n'y a pas de mal à cela.

— Non, en effet. Et toi, veux-tu me dire qui tu es et d'où tu viens.

— Je ne peux pas te le dire maintenant, mais je promets de te le révéler bientôt.

— Comme tu veux. Désires-tu boire encore?

— Non, merci. Je me souviendrai de toi.

Quand nos deux chasseurs prirent le chemin du retour, Vatchakan demanda à son fidèle compagnon:

— Dis moi, as-tu jamais rencontré une fille aussi jolie?

— Je n'ai pas remarqué sa beauté, mentit Vaghinak. J'ai seulement entendu qu'elle était la fille du berger de leur village.



— D'accord, elle est fille de berger. Mais cela ne change rien à sa beauté, et lui donne encore plus de mérite d'être si intelligente.

Vatchakan n'ouvrit plus la bouche jusqu'à leur arrivée au palais royal.

— III —

Quelques jours après, le roi fit mander Vaghinak.

— Tu fais partie de ma maison depuis ta tendre enfance, lui dit-il. Aujourd'hui tu es marié et père de famille. Aussi, dois-tu bien comprendre ce qu'est l'amour paternel. Or, je suis inquiet au sujet de Vatchakan. Depuis votre dernière partie de chasse, quelque chose le ronge. Tu es son ami intime; tu dois savoir ce qu'il a.

— Majesté, j'ai également remarqué en lui un grand changement depuis ces derniers jours. Mais il est si réservé, qu'il ne dit rien, même pas à moi. Je crois, toutefois, qu'il est tombé amoureux d'une jeune fille qui s'appelle Anahid.

— Et qui est cette Anahid?

— La fille du berger de Hatzik.

— Du berger!!!

— Oui, Majesté.

— Mais elle doit être une déesse pour avoir enchanté Vatchakan et s'être emparée de son cœur.

— J'essaie de plaisanter avec lui au sujet de cette fille. Mais il n'y a rien à faire. Elle a vraiment une beauté de déesse, et, paraît-il, est d'une intelligence supérieure. On raconte que les

sages de son village s'adressent à elle chaque fois qu'ils se trouvent devant un problème difficile à résoudre. Aucun jeune homme n'a sa bravoure. Aucune jeune fille n'a la même adresse qu'elle pour la broderie et les travaux ménagers. Je me suis renseigné à l'insu de Vatchakan et ne lui ai rien dit de tout cela, de peur de le rendre encore plus amoureux. Mais je crois que c'est inutile; il est déjà très épris. Même s'il ne vous en parle pas, j'espère qu'il s'ouvrira à Madame la reine.

— Merci mon brave Vaghinak, répondit le roi, songeur. J'en parlerai à la reine. Merci de m'avoir prévenu.

— IV —

C'est sur ces faits que la reine eut avec Vatchakan la conversation que nous connaissons déjà. Elle sut ainsi, que son fils était très décidé: Anahid ou le monastère. Elle rapporta au roi ce qu'elle avait appris.

La nouvelle se répandit dans le palais comme une traînée de poudre. Les servantes et les valets la répétèrent dans toute la ville.

Le lendemain, le pays entier était au courant. Les paysans étaient très contents, persuadés que sous le règne d'une des leurs, ils seraient encore plus heureux. Les nobles étaient beaucoup moins enchantés et se demandaient avec amertume pourquoi le prince leur avait préféré la fille d'un berger. Les hommes d'affaires riaient sous cape et répétaient entre eux que le prince avait perdu la raison pour avoir choisi une fille pauvre au lieu de demander la main d'une riche héritière.

Et les méchantes langues de répéter à tout vent :

— Mais non, le père de la dulcinée n'est pas un berger, c'est un roi; seulement, étant donné que tous ses sujets sont des animaux, on l'appelle berger.

— Oui, et il paraît que cette fille est si belle et si intelligente, qu'elle a refusé tous ses prétendants. Il n'est pas certain qu'elle acceptât notre prince.

— Non... Tu crois? Il ne manquerait plus que cela.

— V —

Le roi et la reine essayèrent de dissuader leur fils. Mais devant la volonté inébranlable de celui-ci, ils durent céder.

Le roi avait très bon cœur. Dans le fond, il n'était pas tellement opposé au choix de son fils. Il était même content, sans oser l'avouer ouvertement, que Vatchakan ne fasse pas de discernement entre les différentes classes de ses sujets. Il avait seulement peur de contrarier les nobles princes du royaume. Mais lorsqu'il connut l'approbation unanime des paysans, il donna définitivement son accord pour Anahid, et persuada la reine d'en faire autant.

Le lendemain, le roi et la reine firent appeler Vaghinak, le mirent au courant de leur décision et lui confièrent la mission de se rendre à Hatzik afin de demander officiellement la main d'Anahid pour leur fils. Deux nobles princes seraient également de la délégation.

Nos trois envoyés arrivèrent chez le berger qui, ignorant tout, les reçut avec les honneurs qui conviennent. Il les fit

asseoir sur un beau tapis aux dessins fins et aux couleurs harmonieuses. Anahid n'était pas à la maison.

— Quel beau tapis! s'exclama Vaghinak. C'est sans doute ta femme qui l'a tissé.

— Non, Messieurs. Hélas! j'ai perdu ma femme voici bientôt cinq ans. C'est ma fille Anahid qui en est l'auteur. Mais elle n'est pas satisfaite du résultat. Elle espère réussir mieux la prochaine fois.

— Même le roi n'a pas un tapis aussi beau, dit un des princes. Puis, se tournant vers le berger:

— Nous sommes très contents de savoir que ta fille est si adroite de ses mains. Sa bonne renommée est parvenue jusqu'au roi qui nous envoie pour te demander la main d'Anahid pour son fils et héritier unique, le prince Vatchakan.

En formulant cette proposition, l'émissaire du roi s'attendait à voir le berger bondir de joie, ne pas croire à ses oreilles.

Mais le berger n'eut aucune réaction de ce genre; il baissa la tête et un voile de tristesse couvrit son visage.

— Pourquoi cette tristesse? demanda Vaghinak. Nous croyions t'apporter, au contraire, la joie. Tu nous accordes sa main si tu veux, tu nous la refuses si tel est ton plaisir. Nous pensions que tu t'empresserais d'accepter ce grand honneur.

— Messieurs, répondit le berger; je remercie vivement mon maître le roi pour cet insigne honneur. Mais en vérité, il ne m'appartient pas de dire oui ou non. Demandez plutôt à Anahid. Si elle accepte, je n'aurai rien à ajouter.

Anahid ne tarda pas à rentrer.

Vaghinak l'invita à s'asseoir près d'eux.

— Regarde ce que t'a envoyé notre roi, dit-il, et ouvrit une mallette en en sortant des bijoux en or et des robes somptueuses.

Anahid contempla calmement les cadeaux et demanda très simplement :

— Puis-je savoir pourquoi le roi me fait cet honneur ?

— Son fils t'a vue à la fontaine de votre village. Tu lui as donné à boire et lui as plu. Aussi, le roi nous envoie pour te fiancer à son fils. Voici une bague, des colliers, des bracelets. Tout ceci, c'est pour toi.

— Alors, le jeune chasseur était notre prince.

— Oui.

— Il avait l'air très bien. Mais connaît-il un métier ?

— Mais ... il est fils de roi, Anahid. Quel besoin a-t-il de connaître un métier. Il sera le maître du pays, et nous tous deviendrons ses serviteurs.

— Je le sais. Mais qui sait ce qu'il peut advenir. Le maître d'aujourd'hui peut devenir serviteur demain, fût-il roi. Tout un chacun doit connaître un métier, qu'il soit maître ou valet, roi ou prince.

Les émissaires demeurèrent bouche bée. Le berger avait l'air d'approuver les paroles de sa fille.

— Alors, tu refuses d'épouser le fils du roi pour la raison qu'il ne connaît pas de métier.

— Oui. Vous remporterez tous ces présents et lui direz que je le trouve très bien. Seulement, qu'il m'excuse, s'il veut m'épouser, qu'il apprenne d'abord un métier.

Les émissaires n'insistèrent plus. Ils retournèrent chez le

roi et lui rapportèrent fidèlement ce qu'ils avaient vu et entendu.

Le roi et la reine, loin de se fâcher, espérèrent au contraire que Vatchakan refuserait la condition préalable et renoncerait à épouser Anahid.

Mais c'était ne pas connaître leur fils.

— Elle a raison, dit-il. Tout homme doit connaître un métier. Les rois aussi sont des hommes; ils doivent, au besoin, savoir gagner leur vie.

Les parents royaux ne trouvèrent rien à redire. Le roi réunit ses conseillers et il fut décidé que le meilleur métier à apprendre au prince serait celui de tisserand. Ils envoyèrent chercher le meilleur maître tisserand persan, qui, au bout de peu de temps, fit de Vatchakan un artisan presqu'aussi adroit que lui.

Vatchakan tissa avec amour et avec des fils d'or un gilet pour Anahid, qu'il lui envoya par Vaghinak.

— Maintenant, j'accepte d'unir mon sort au fils de notre roi, répondit la jeune fille.

Les réjouissances du mariage durèrent sept jours et sept nuits. Le pays tout entier prit part aux festivités. La joie des paysans était immense; d'abord, parcequ'ils aimaient beaucoup le roi et son fils; ensuite, parcequ'ils espéraient que grâce à Anahid ils verraient de meilleurs jours; et enfin, parceque le roi avait décrété qu'à l'occasion de cet heureux événement, les paysans seraient exemptés de payer des impôts pendant trois ans.

— VI —

Tout le monde prit part aux festivités du mariage, sauf

Vaghinak. Quelque temps auparavant le roi l'avait envoyé en mission spéciale à la ville de Béroj, et depuis, personne n'avait plus entendu parler de lui.

Ceux que le roi avait envoyés à sa recherche, revinrent avec l'alarmante nouvelle que des cas de disparitions semblables étaient devenus de plus en plus fréquents dans la région de Béroj.

Le roi pensa d'abord que c'était le fait de marchands d'esclaves qui enlevaient les gens et les vendaient aux habitants des régions montagneuses du Caucase. Il y envoya des espions habiles, qui rentrèrent sans avoir pu recueillir des renseignements au sujet de Vaghinak.

Peu de temps après le mariage du prince, le roi et la reine moururent de vieillesse. Le pays garda le deuil pendant quarante jours. Puis les délégués venus des quatre coins du royaume se réunirent et installèrent Vatchakan sur le trône de son père.

L'une des premières préoccupations du nouveau roi était de rendre le pays plus prospère et ses sujets plus heureux. Son principal conseiller dans la réalisation de cette tâche était sa femme. C'est avec elle que Vatchakan s'entretenait d'abord, avant de réunir ses autres conseillers, choisis parmi les plus sages et les plus érudits de tout son royaume. Mais cela ne contentait pas Anahid.

— Mon cher roi et maître, dit-elle un jour à Vatchakan. Je crois que tu n'as pas des renseignements exacts et détaillés sur la situation de ton pays. Tes conseillers te rassurent, mais ne te mettent pas au courant de tout ce qui se passe dans ton royaume. Il faut que tu te rendes compte par toi même. Il faut que de

temps à autre tu ailles vivre avec ton peuple; mendier déguisé en pauvre, labourer déguisé en paysan, vendre déguisé en marchand. Cela seul te permettra de connaître à fond ton peuple et ses besoins.

— Tu as raison comme toujours, ma sage Anahid. C'est ce que je faisais déjà avant mon mariage. Mais si je recommence, qui gouvernera à ma place?

— Je te remplacerai de mon mieux, et ferai en sorte que personne ne se doutât de ton absence.

— Très bien. Je me mettrai en route dès demain matin. Mais sache que si je ne reviens pas dans vingt jours, c'est que je suis mort ou en grand péril.

— VII —

Vatchakan se déguisa donc en paysan et se mit en route. Il vit et entendit beaucoup de choses, mais ce qu'il vit dans la ville de Béroj sur son chemin de retour, dépassait tout.

Béroj, qui n'existe plus maintenant, était située en bordure de la rivière Kour. Sa population était composée de persans païens. Il y avait également une population arménienne chrétienne, mais très peu nombreuse, elle n'avait ni église ni curé.

Arrivé sur la place du marché, Vatchakan chercha un coin pour s'asseoir et se reposer un peu. Soudain, il vit les gens s'affoler et faire place nette devant un groupe qui avançait. Au centre de ce groupe se trouvait un vieillard à la barbe blanche et vénérable. Les hommes de son escorte balayaient le sol devant ses pieds et posaient des briques là où il marcherait.

— Qui est-ce? demanda Vatchakan à un badaud respectueux.

— C'est notre grand mage; ne le connais-tu pas? C'est un saint. Aussi ne pose-t-il pas les pieds sur le sol, de peur de se souiller en écrasant un insecte.

Vatchakan s'approcha pour mieux voir. Le vieillard ne tarda pas à le remarquer et comprit immédiatement que c'était un étranger.

— Qui es-tu, que fais-tu? lui demanda-t-il.

— Je suis un étranger et je cherche du travail, répondit Vatchakan.

— Bien. Tu viendras avec moi, et je te donnerai du travail.

Vatchakan s'inclina devant le vieillard et prit place parmi les gens qui l'accompagnaient.

Les autres mages se dispersèrent dans la ville et ne revinrent qu'au bout d'un moment, accompagnés de quelques paysans portant des sacs. Sur ce, le vieillard et son escorte prirent le chemin qui s'éloignait de la ville.

Aux portes de la ville, le grand mage bénit les fidèles païens qui le suivaient et les renvoya. Il ne restèrent plus que les mages, les paysans porteurs et Vatchakan.

Le groupe marcha encore un peu et s'arrêta devant une bâtisse fortifiée. Le grand mage sortit de sa poche une énorme clef, ouvrit avec elle les lourdes grilles de la porte, fit entrer tout le monde et referma la porte à clef. Vatchakan eut un frisson étrange en voyant qu'il ne pourrait plus ressortir si l'envie lui prenait. Les paysans porteurs, qui, tous, y mettaient les pieds

pour la première fois, commencèrent à se dévisager avec étonnement.

On les fit avancer sous des arcades vers une autre porte, également fermée à clé. On leur ordonna de poser leur fardeau et d'entrer par cette porte.

— C'est par là, le travail.

Ils obéirent sans protester et ne remarquèrent d'avoir été introduits dans un souterrain, que lorsque la lourde porte se ferma sur eux avec un sinistre grincement.

— VIII —

— Mes amis, où sommes nous? demanda Vatchakan.

— Tout ce que je sais, c'est que nous sommes pris dans un piège comme des rats et sans espoir de liberté; répondit l'un des paysans.

— Mais on m'avait affirmé que le vieillard est un saint. Il ne ferait pas de mal même à une mouche. Pourquoi nous enfermerait-il? répliqua un autre sans grande conviction.

— Pourquoi pas? Le saint homme sait sans doute que nous sommes tous de grands pêcheurs. Voilà pourquoi il nous enferme dans son purgatoire; essaya de plaisanter un autre.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, intervint Vatchakan. Je ne présage rien de bon de tout cela. Qui sait à quelles tortures nous destine ce méchant vieillard. Ne restons pas immobiles. Cette porte ne s'ouvrira pas de sitôt. Avançons pour voir où nous mènera ce passage souterrain.

Ils avancèrent un peu. Soudain, dans l'obscurité environ-

nante, ils crurent apercevoir une faible lumière et entendre des gémissements indistincts. Hâtant le pas, ils arrivèrent dans une espèce de grotte artificielle dont la partie supérieure, haute de plusieurs dizaines de mètres, ressemblait aux parois d'un puits. La partie inférieure formait une surface relativement vaste. Nos prisonniers, de plus en plus étonnés et de plus en plus inquiets, se demandaient d'où pouvaient provenir les gémissements et les cris qu'ils entendaient maintenant plus distinctement.

Soudain, ils aperçurent une ombre qui s'approchait d'eux.

Vatchakan fit quelques pas en sa direction :

— Qui es-tu, homme ou esprit ? Viens près de nous et dis quel est cet endroit.

L'ombre approcha. C'était un homme, affreusement maigre et pâle. Sur son corps nu on pouvait compter chacun de ses os. Il avait à peine la force d'ouvrir la bouche pour parler comme dans un souffle :

— Suivez moi, je vous montrerai...

Vatchakan et ses compagnons, muets, suivirent cet homme titubant qui les mena dans une autre galerie où ils aperçurent avec horreur des centaines d'autres formes squelettiques recroquevillées, qui rendaient le dernier soupir. De là, ils passèrent dans un autre antre où quelques hommes cadavériques faisaient cuire quelque chose dans d'immenses chaudrons. Avançant toujours, ils pénétrèrent dans un vaste couloir, au long duquel d'autres malheureux travaillaient ; les uns brodaient, les autres tricotaient, quelques uns cousaient, d'autres taillaient des pierres précieuses.

Après leur avoir montré tout cela, leur guide s'arrêta et

expliqua :

— L'horrible vieillard qui vous a conduits ici, est à l'origine de tous ces malheurs. Je ne me rappelle plus depuis combien de temps je suis ici, car nous ne voyons pas la lumière du jour et vivons dans une nuit perpétuelle. Tout ce que je sais c'est que des centaines d'autres malheureux qui se trouvaient déjà ici avant mon arrivée, sont morts maintenant. Il en meure des dizaines par jour. Ils emmènent ici les voyageurs étrangers qui cherchent du travail. Ceux dont le travail fourni n'est pas jugé intéressant, sont tués; les autres, comme nous, sont laissés en vie, à condition de travailler jusqu'à épuisement total. L'affreux vieillard n'est pas seul. Il a des centaines de complices, tous des magés, qui vendent le produit de notre travail et s'enrichissent.

— Dis nous le sort qui nous attend, s'enquit Vatchakan.

— Le même que pour les autres. Ceux d'entre vous qui savent faire quelque chose de leurs mains, vivront et travailleront jusqu'à épuisement. Les autres seront tués. Moi, je n'ai plus la force de travailler, aussi vont-ils me tuer bientôt. Je serais déjà mort de désespoir si je n'avais pas vu en rêve une belle femme armée qui m'a dit : "Courage, Vaghinak! Je viendrai te délivrer bientôt avec tous tes compagnons d'infortune." C'est cet espoir qui me fait vivre encore. O! mon cher maître, mon cher Vatchakan, où es-tu, pourquoi ne viens-tu pas délivrer ton fidèle serviteur?

Vatchakan sursauta lorsqu'il entendit les noms "Vaghinak", "Vatchakan."

"C'est donc mon pauvre ami Vaghinak", pensa-t-il, mais il fit un effort pour ne pas se jeter à son cou. "L'émotion pour-

rait lui être fatale, le fait de me voir ici lui ôterait tout espoir," se dit-il.

— Ne parle pas trop, mon ami. Cela t'épuise. Il faut que tu vives jusqu'à ce que la promesse de cette dame se réalise. Parles en à tes compagnons. Nous serons délivrés, je te le promets. Mais chut! quelqu'un approche.

— IX —

Les malheureux compagnons de Vatchakan étaient au nombre de six. Il leur demanda s'ils connaissaient un métier. Trois parmi eux répondirent par l'affirmative. Mais les trois autres n'étaient pas des artisans, ils avaient été laboureurs.

— Cela ne fait rien, leur dit Vatchakan. J'affirmerai que nous sommes ensemble; je suis bon artisan.

Un des mages vint trouver les nouveaux.

— Savez-vous faire quelque chose ?

— Oui, nous sommes tous des artisans; nous sommes de très bons tisserands. Notre travail coûtait son pesant d'or, seulement, l'atelier dans lequel nous travaillions prit feu, et nous nous trouvâmes sans emploi; mentit Vatchakan.

— Mais qui me dit que vos tissages sont si précieux?

— Mettez nous à l'épreuve, et vous verrez.

Vatchakan énuméra tout ce dont ils auraient besoin pour travailler. Le mage s'en alla et revint avec les outils demandés.

— Il nous est impossible de bien travailler dans ces conditions. Il nous faut une salle bien éclairée, une bonne nourriture. Si nos conditions ne sont pas remplies, nous ne pourrons pas travailler et vous serez privés des immenses bénéfices que notre travail vous fournirait.

— Bien, répondit le mage qui avait sa petite idée. Il pensait ne point parler de ces tisserands à son chef, et empocher l'argent produit de la vente de leur travail.

— Bien, je vous ferai envoyer du pain frais et de la bonne nourriture. Seulement, gare à vous si vous m'avez menti au sujet de la valeur de vos tissages.

Ainsi, Vatchakan et ses compagnons furent bien nourris. Ils en donnaient une partie à Vaghinak et à quelques autres malheureux. Vatchakan se mit au travail, expliqua à ses camarades les secrets rudimentaires de son art, et, dans un temps relativement court tissa un gilet aux dessins très fins, certes, mais étranges. Un oeil averti déchiffrerait des caractères dissimulés dans les dessins, tout à fait comme les enluminures des manuscrits anciens.

Le mage fut ébloui par la beauté du travail.

— Ces dessins ont un caractère magique, expliqua Vatchakan en remettant le gilet au mage. Ils rendent la joie et le bonheur à la personne qui le porte. Seulement, les profanes ne sauraient pas l'apprécier à sa juste valeur. Je ne connais qu'une seule personne qui vous l'achèterait au prix fort; elle collectionne ce genre de gilets; c'est la reine Anahid.

Les yeux du mage brillèrent de convoitise.

En l'absence de son mari, Anahid gouvernait le pays. Personne ne s'était douté de l'absence de Vatchakan. Mais la reine était très inquiète. Son mari lui avait promis de retourner dans les vingt jours, mais le délai fixé était dépassé depuis deux semaines déjà, et Vatchakan ne donnait aucun signe de vie. La nuit, elle se réveillait en sursaut, effrayée par les cauchemars affreux qui hantaient son sommeil. Zanki, le chien de Vatchakan, hurlait pitoyablement nuit et jour et sa douleur sans raison apparente inquiétait Anahid encore plus. Le cheval du roi hennissait tristement et refusait toute nourriture. Tout ceci avait persuadé Anahid que son mari courait un grand danger.

Un matin, alors qu'elle tournait en rond dans son jardin comme un lion en cage, un serviteur vint annoncer qu'un marchand insistait pour la voir. Son cœur se mit à battre d'une façon inhabituelle. Elle ordonna de lui amener le marchand.

Un homme à l'aspect sinistre fut introduit. Il ouvrit un paquet précieusement ficelé, et en sortit un gilet.

— Majesté, voici un gilet digne de votre collection. Il vaut son pesant d'or. J'ai dû payer trois cents pièces d'or rien que pour le matériel. Je laisse à votre discrétion le prix de la main d'oeuvre. D'autre part, ses dessins ont un pouvoir magique; ils rendent la joie et le bonheur à son possesseur.

— Vraiment ? s'étonna Anahid et examina les dessins de plus près. D'ailleurs, le gilet lui rappelait étrangement celui tissé par Vatchakan pour elle. Elle remarqua très vite, que les dessins cachaient en réalité des caractères.

De plus en plus étonnée, elle parvint à déchiffrer le message suivant :

“Je me trouve enfermé dans un affreux enfer. Le vendeur de ce gilet en est un des geôliers. Vaghinak est avec moi. Nous sommes emprisonnés dans les sous sols d'un temple fortifié près de Béroj. Si tu n'interviens pas immédiatement, nous sommes perdus. Vatchakan.”

Anahid ne croyait pas ses yeux. Elle lut et relut le message, tout en réfléchissant à ce qu'elle devait faire. Finalement, elle leva ses yeux vers le mage déguisé en marchand :

— Tu as raison. Ce gilet a le pouvoir magique de me rendre heureuse. Il vaut beaucoup plus que tu ne demandes. Je te récompenserai. Mais je voudrais également récompenser l'homme qui l'a tissé.

— Majesté, je suis au désespoir. Je ne connais pas celui qui l'a tissé. Je ne suis qu'un marchand. J'avais acheté cette pièce en Inde. Je ne connais pas son origine.

— Ah! oui ? A quelle distance de chez nous se trouve ton Inde ? Aussi loin que Béroj, peut-être ?

Le faux marchand essaya de protester, d'expliquer. Mais Anahid ne fut pas dupe et ordonna à ses serviteurs d'enfermer ce sinistre personnage dans le plus noir cachot du palais.

XI

Anahid ne perdit pas une seconde. Elle se mit à la tête de son armée et fonça sur Béroj.

Les mages, voyant approcher tout ce monde, pensèrent

qu'il s'agissait de pèlerins, et ouvrirent les lourdes grilles.

Anahid pénétra dans la cour et découvrit vite la porte du souterrain.

— Ouvrez moi cette porte ! ordonna-t-elle.

Les mages comprirent seulement alors, qu'ils étaient découverts. Ils essayèrent de résister. Mais les soldats d'Anahid étaient les plus forts. Après une courte lutte, ils arrivèrent à neutraliser les mages et enfoncèrent la porte du souterrain.

Une scène indescriptible s'en suivit, qui figea sur place les spectateurs ahuris.

Une file innombrable de formes cadavériques commença à s'écouler lentement vers l'extérieur. Nombreux étaient ceux qui ne pouvaient plus se tenir debout.

Vatchakan et Vaghinak furent les derniers à sortir. La reine se précipita sur son mari. Les soldats, émus jusqu'aux larmes, criaient à tue tête :

— Vive notre reine ! Vive notre roi !

Vaghinak se précipita vers Anahid et tomba à genoux devant elle :

— C'était donc vous la dame qui m'apparut dans mon songe. Merci, Majesté, vous nous avez sauvé la vie.

— Oui, ajouta Vatchakan. Et cela date du jour où elle refusa de m'épouser avant que je n'apprenne un métier.

Les mages cruels furent sévèrement punis.

Quant à Vatchakan et Anahid, ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours, entourés de sujets qui les adoraient.

L'ENFANT ET LE SERPENT

Fable d'après le Rév. Père K. Srvandzian

Dans un village de la région de Mouch vivait un homme. Il passait pour être un des plus riches et heureux habitants du village; et cela, grâce à un serpent noir qui vivait dans sa maison et lui portait chance.

Cet homme avait un petit garçon qui, comme tous les enfants de son âge, était plutôt turbulent.

Un jour, alors qu'il jouait avec le serpent, le petit garçon l'attrapa par la queue et ne la lâcha plus. Le serpent se débattit; l'enfant lui faisait mal; il voulut délivrer sa queue de l'étreinte, mais n'y parvint pas. L'enfant la serrait de plus en plus fort.

Le serpent, excédé, et ne trouvant pas un autre moyen de se délivrer, mordit la main du garçon. Il savait très bien le sort qui attendait le petit. Aussi, alla-t-il se blottir dans un coin obscur de la maison, attendant avec anxiété les effets de sa morsure.

Au bout de quelques heures l'enfant mourut.

Le père, éperdu de chagrin, prit sa hache, se mit à la recherche du serpent, le découvrit et lui asséna un grand coup qui lui coupa la queue.

Tout le monde sait que les serpents peuvent continuer à vivre s'il arrive un accident fâcheux à leur queue.

Notre serpent, donc, laissant sur place la partie postérieure de son corps, s'enfuit de la maison et s'en fut vivre, désormais, dans les montagnes.

La chance du villageois tourna avec le départ du serpent. Il ne fit plus de bonnes affaires, perdit tout son argent et fut frappé chaque jour d'un nouveau malheur.

Aussi, après avoir consulté sa femme, il décida de se mettre à la recherche du serpent noir, le prier d'oublier le passé et de revenir habiter dans sa maison.

Après de longues recherches, il finit par le trouver et lui soumit sa prière.

Mais le serpent refusa :

— Moi aussi je désire revenir chez vous, dit-il ; mais cela est impossible. Tant que vous vous souviendrez de la mort de votre fils et moi de ma queue, nous ne pourrons plus vivre ensemble en paix.



NAZAR LE BRAVE

d'après H. TOUMANIAN

— I —

Il y avait une fois un pauvre bonhomme, qui s'appelait Nazar. Il était laid, paresseux, sale et peureux, tellement peureux qu'il n'osait pas mettre le bout de son nez dehors, même en plein jour. Aussi, ne se séparait-il jamais de sa femme et la suivait comme son ombre. Il sortait avec elle, rentrait avec elle, se déplaçait avec elle même à l'intérieur de la maison.

Les voisins l'appelaient, à juste titre, Nazar le Peureux.

Un soir, alors que la lune brillait de tout son éclat, notre Nazar suivit sa femme qui voulait prendre l'air devant la porte de leur maison.

Il regarda le ciel, les étoiles, la lune, et soupira :

— Quelle superbe nuit ! Une nuit faite pour attaquer les caravanes. Tu sais, femme, cela me donne envie d'aller couper

le chemin des caravanes du chah, et de ramener à la maison tous leurs trésors de légende...

La femme, impatiente, coupa court à ces rêveries :

— Rien que cela ! Tais-toi, pauvre bougre, calme-toi. Voyez un peu ce brigand de grands chemins !

Nazar se fâcha :

— Méchante femme ! Pourquoi ne me laisses-tu pas partir ? Pourquoi veux-tu m'empêcher de faire des exploits ? Quel homme suis-je donc pour laisser une femme parler ainsi en ma présence ?

La femme, excédée, et pour donner à son mari une bonne leçon, rentra dans la maison, en ferma la porte, et cria de l'intérieur :

— Puisque tu en as tellement envie, vas y ! rien ne t'empêche ; personne ne te retient. Va donc faire le brigand et ramener des trésors !

Nazar, resté seul, et en pleine nuit par dessus le marché, oublia aussitôt ses beaux rêves et, tremblant de peur, supplia sa femme de le laisser rentrer. Mais ni ses supplications, ni ses gémissements ne purent émouvoir sa femme, qui laissa la porte fermée et alla se coucher.

Nazar, au comble de la terreur et du désespoir, alla s'accroupir au pied d'un mur en attendant qu'il fasse jour et que sa femme consente à le laisser entrer chez lui.

Au petit matin, Nazar était toujours à la même place, transi de peur.

La journée s'annonçait chaude. Les mouches se posaient

librement sur le nez et le visage sales de Nazar, qui, aussi paresseux que peureux, ne se donnait même pas la peine de les chasser.

Mais à un moment donné les mouches enhardies devinrent si gênantes, que Nazar souleva sa main, pan... un bon coup sur le visage, et plusieurs mouches tombèrent à ses pieds, tuées nettes.

Nazar n'en revenait pas. Il voulut les compter; mais n'y parvenant pas, décida qu'il devait y en avoir au moins un millier.

— Eh! bien... Je suis un homme aussi fort, et je n'en savais rien! Moi, qui, d'un seul coup peux tuer mille êtres vivants, qu'est-ce que je fais ici à vivre auprès de cette méchante femme...

Il se leva d'un bond, alla trouver le curé du village, lui raconta son exploit et lui expliqua qu'il ne voulait plus rester avec sa femme; il avait décidé de s'en aller; seulement, pria-t-il, il faut que le curé écrive noir sur blanc ce que lui, Nazar, avait accompli.

— Un exploit pareil ne doit pas rester inconnu; il faut que les gens le sachent, le lisent, le comprennent.

Le curé, homme qui avait le sens de l'humour, prit un bout de chiffon et inscrivit dessus :

IMBATTABLE HEROS, NAZAR LE BRAVE,
FRAPPE UN COUP, TUE UN MILLIER.

Nazar remercia le curé, s'empara du chiffon qu'il fixa, tel un étendard, sur un bout de bois, ajusta à sa ceinture une



vieille épée rongée de rouille, sauta sur l'âne d'un voisin et s'éloigna du village.

— II —

Tout à sa joie et à la fierté que lui inspirait son exploit, il ne se rendait pas compte qu'il s'était complètement éloigné de son village et avançait sur des sentiers inconnus.

Lorsqu'il retourna la tête et s'aperçut que le village avait disparu de sa vue, la peur le reprit. Pour se donner du courage, il commença à parler tout seul, à chanter, à s'en prendre au pauvre âne. Plus il s'éloignait, plus sa peur augmentait. Et plus sa

peur augmentait, plus il criait, hurlait. L'âne, énérvé, commença à braire.

Ainsi précédés de tout ce bruit, Nazar et son âne pénétrèrent dans un bois. Là, la peur de Nazar se transforma en frayeur. Il lui semblait que de derrière chaque arbre et buisson un animal sauvage le guettait pour bondir sur lui. Il hurlait de toutes ses forces. L'âne braillait encore plus fort. Le bruit qu'ils faisaient à eux deux était si assourdissant que les pauvres oiseaux et autres bêtes inoffensives du bois s'enfuirent affolés.

Juste au même moment, un pauvre paysan, tenant son cheval par la bride, traversait le bois dans le sens opposé.

Les hurlements ahurissants qui parvinrent à ses oreilles le glacèrent de terreur.

— Ça y est! pensa-t-il; ce sont les bandits! Oh! mon Dieu, que vais-je faire maintenant?

Et abandonnant son cheval, il fit demi tour et s'enfuit à toutes jambes.

Le duo Nazar-âne, hurlant, criant, braillant, arriva à hauteur du cheval qui semblait les attendre. Sans même réfléchir à ce qu'il faisait, Nazar descendit de l'âne, monta sur le cheval, brandit son étendard et continua son chemin.

— III —

Combien de temps trotta-t-il ainsi, Dieu seul le sait. Ce qui est certain c'est qu'il finit par arriver à un village inconnu.

Il se demandait où il pouvait bien trouver à se loger, lorsque, d'une maison bien éclairée, lui parvinrent les sons joyeux

d'une musique et le bruit de conversation de convives pleins d'entrain.

Le cheval, qui, lui aussi avait entendu tout cela, dirigea ses pas vers cette maison.

C'était une noce.

Nazar mit pied à terre, poussa timidement la porte, et d'une voix mal assurée dit à l'assistance :

— Bonsoir!

— Oh! bonsoir, entrez, entrez, entrez donc.

Les convives l'entourèrent, le firent entrer et assoir à la tête de la table, lui donnèrent à boire et à manger ce qu'ils avaient de meilleur.

En Arménie, c'est la coutume, un étranger qui arrive en pleine fête, est considéré comme un invité envoyé par Dieu.

Après lui avoir fait les honneurs de la table, les convives voulurent savoir qui était cet étrange voyageur. Celui qui était assis tout à fait à l'autre bout de la table le demanda à son voisin de droite, ce dernier le demanda à son autre voisin, et ainsi de suite, le courant de la curiosité monta jusqu'au curé assis à côté de Nazar. Le curé, aussi discrètement qu'il put le faire, se pencha en avant, en arrière, et finit par déchiffrer l'inscription écrite sur l'étendard :

IMBATTABLE HEROS, NAZAR LE BRAVE,
FRAPPE UN COUP, TUE UN MILLIER.

Il lut et, dominant avec peine sa frayeur, transmit sa découverte à son voisin de gauche. Celui-ci la répéta à son autre voisin, et ainsi de suite; dans quelques instants toute l'assistance sut que le nouveau venu n'était autre que

L'IMBATTABLE HEROS, NAZAR LE BRAVE,
qui FRAPPE UN COUP, TUE UN MILLIER.

— Ah! mais je ne me trompe pas, c'est Nazar le Brave! s'exclama un vantard éhonté; il a tellement changé que je ne l'ai pas reconnu tout de suite...

Et il se trouva des gens qui racontèrent aux autres les exploits de Nazar, lui rappelèrent les vieux jours passés ensemble à tel ou tel endroit, dans telles ou telles circonstances.

— Mais comment se fait-il qu'un homme pareil se promène tout seul, sans serviteurs ni escorte? demandaient les plus naïfs.

— C'est son habitude. Il n'aime pas s'encombrer de serviteurs. Une fois je lui en demandai la raison; "pourquoi m'encombrer de serviteurs? Le monde entier est à mon service" répondit-il.

— Et comment se fait-il qu'il n'ait même pas une épée convenable. Il pourrait quand même trouver mieux que ce bout de fer rouillé.

— Justement, tout le mérite est là. N'importe qui peut tuer avec une épée tranchante. Il s'agit de se distinguer avec une épée rouillée. Vous imaginez-vous la force qu'il peut avoir dans les bras?

Et les convives étonnés, charmés, se levèrent comme un seul homme pour boire à la santé de Nazar. Il s'y trouva même un débrouillard qui prononça un discours; "Depuis longtemps, dit-il, nous te connaissions par ta grande renommée; nous désirions voir ton visage aimé. Aujourd'hui Dieu a exaucé nos priè-

res, et nous avons le grand, l'inestimable honneur de t'avoir parmi nous..."

Nazar écoutait, soupirait et hochait la tête.

Et chacun pensait comprendre le sens profond caché derrière ces soupirs et ces hochements de tête...

Le musicien du village, inspiré, composa sur le champ une chanson; il y était dit que "L'Imbattable héros, Nazar le Brave" est la gloire du pays, le champion des faibles et des opprimés, qu'il n'a qu'à prononcer un mot pour que le peuple le suive comme son roi...

En sortant de la noce, les convives excités par le vin et par tout ce qu'on leur avait raconté sur notre héros, répandirent partout la nouvelle de son arrivée, répétèrent ses extraordinaires exploits, décrivirent son aspect effrayant.

Et partout les nouveaux nés furent baptisés d'après le nom de Nazar.

IV

En sortant de ce village accueillant, Nazar remonta sur son cheval et continua son chemin.

Après plusieurs heures de trajet, il arriva sur une plaine verdoyante, et comme il éprouvait le besoin de se reposer un peu, descendit de cheval, le laissa paître à son aise, piqua son étendard dans le sol, s'allongea à son tour, et s'endormit.

Par le plus grand des hasards, il se trouva que cette plaine appartenait à sept frères géants et bandits redoutés, dont la citadelle s'élevait non loin de là, sur une colline.

Du haut de leur maison les sept frères virent qu'un homme s'était introduit dans leur propriété. Ils s'étonnèrent fort du courage de cet individu qui, sans crainte de leur renommée, avait osé y venir tout seul, s'endormir, et laisser paître son cheval.

Ils allèrent tous les sept, voir de plus près qui cet intrépide pouvait être.

Ils s'approchèrent de Nazar qui continuait à dormir paisiblement. Soudain, ils virent l'inscription sur l'étendard :

IMBATTABLE HEROS, NAZAR LE BRAVE,
FRAPPE UN COUP, TUE UN MILLIER.

— Oh ! là là... C'est Nazar le Brave ! murmurèrent les géants et restèrent comme pétrifiés.

C'est que les histoires répandues par les convives de la noce étaient parvenues jusqu'à leurs oreilles.

Les sept frères, transis de peur et sans oser interrompre le sommeil de ce redoutable personnage, attendirent respectueusement son réveil.

Quelques heures après, celui-ci ouvrit enfin les yeux et crut vivre un cauchemar... Sept géants, armés jusqu'aux dents, debout autour de lui... C'était plus fort qu'il ne pouvait endurer. En un clin d'oeil il fut debout et pâle comme une feuille d'automne, tremblant de tout son être, alla se réfugier derrière son étendard.

Les géants qui le virent pâlir et trembler ainsi, pensèrent avec effroi que c'était de colère que Nazar tremblait. Ils crurent un instant que leur dernière heure avait sonné, et que Nazar ne ferait d'eux qu'une bouchée. Ils se jetèrent à ses pieds et le supplièrent :

“O ! Imbattable héros, Nazar le Brave,
qui frappe un coup, et tues un millier,

Nous connaissons ta redoutable renommée et aspirions à te voir en chair et en os. Nous voilà comblés de joie. Nous, sept frères, sommes tes humbles serviteurs. Notre citadelle, là haut, sur la colline, notre belle soeur qui s’y trouve, sont à ta disposition. Fais nous l’insigne honneur de venir manger à notre table et de coucher sous notre toit.”

En entendant ces paroles, le souffle et les couleurs de Nazar lui revinrent. Il s’approcha de son cheval; un des géants tenait la bride. Nazar se hissa dessus. L’un des frères s’empara de l’étendard et marcha en tête, tandis que les six autres entouraient le cheval de leur illustre hôte. Le cortège se dirigea vers la citadelle.

Dès lors, les sept frères ne jurèrent plus que par Nazar. Ils en parlèrent tant et en firent tellement l’éloge, que leur belle soeur tomba amoureuse de Nazar...

V

En ces jours, un tigre avait fait son apparition dans le pays dont la population vivait dans l’effroi. Les gens n’osaient plus sortir de chez eux, de peur de se faire dévorer par le tigre.

L’arrivée de Nazar fit naître un grand espoir dans les coeurs de ces pauvres gens. S’il y avait sur terre un seul homme capable de les débarrasser de ce fléau, c’était bien Nazar le Brave !

Celui-ci, dès qu'il entendit parler d'un tigre en liberté, eut si peur, qu'il se précipita dehors, bien décidé à s'enfuir de ce pays pour rentrer chez lui.

Mais les témoins de cette scène donnèrent une toute autre explication à la hâte de Nazar. Ils crurent que sans plus perdre une seconde, il voulait trouver le tigre et le massacrer.

Sa belle fiancée (car entre temps Nazar s'était fiancé à la soeur des sept géants) courut vers lui, l'arrêta, le supplia pour qu'il prît au moins des armes.

Les gens s'empressèrent, lui apportèrent armes et armures, le hissèrent sur son cheval et le laissèrent partir accompagné de leurs bénédictions.

Une fois sur le cheval, Nazar le fit galoper aussi vite que possible et ne l'arrêta qu'une fois arrivé dans un bois. Là, il mit pied à terre et grimpa sur un arbre, pensant qu'il serait plus à l'abri sur les branches de l'arbre que sur le dos de son cheval. C'est qu'il ne tenait pas du tout à se trouver nez à nez avec le redoutable tigre.

Mais, par malchance, le tigre choisit justement cet arbre là pour s'allonger un peu à son ombre. Nazar, éperdu de terreur, s'évanouit et plouf... tomba sur le dos du tigre. Ce dernier, surpris et ahuri à son tour, bondit et fonça en avant comme une flèche avec, collé sur son dos, notre héros Nazar.

Les gens qui virent ce tableau, pensaient rêver.

— Ohé ! Regardez Nazar le Brave qui a fait du tigre sa monture ! Allons les gars ! Venez ! Courage ! Tuons le tigre !

Et tous ensemble, tuèrent le tigre.

C'est seulement quand il vit le corps de la bête allongé par terre, que Nazar retrouva ses esprits et sa langue de délia :

— Mais pourquoi avez-vous tué ce pauvre animal. A peine avais-je trouvé une monture à ma convenance...

La nouvelle de cet exploit parvint vite à la citadelle. Hommes, femmes, enfants, fiancée en tête, vinrent à sa rencontre, le portèrent en triomphe, chantèrent sa bravoure.

Par la même occasion on célébra les noces de Nazar et de sa belle fiancée. Noces fastueuses auxquelles fut invitée toute la population du pays, et qui durèrent sept jours et sept nuits.

VI

Le bruit des chants et des festivités était si fort, qu'il parvint jusqu'au pays voisin dont le roi convoitait depuis longtemps la main de la belle épousée.

Le prétendant évincé, au comble de la fureur, leva une armée et marcha sur les sept frères pour leur faire payer cher leur mépris à son égard.

Ceux-ci allèrent trouver Nazar, le mirent au courant de la situation, plièrent genoux devant lui et l'ayant déclaré leur commandant en chef, attendirent ses ordres.

Le seul nom de guerre suffit pour remplir Nazar de terreur. Il bondit vers la porte, voulant s'enfuir de ces lieux, rentrer dans son village et se mettre sous la protection de sa première femme.

Mais les gens crurent encore une fois qu'il voulait s'envoler tout seul à la rencontre de l'armée ennemie. Ils se précipi-

tèrent, l'arrêtèrent, lui conseillèrent de s'armer et de ne pas aller à la guerre comme ça, tout seul.

Ils lui apportèrent des armes, lui firent endosser des armures. Sa jeune épouse supplia ses sept frères d'empêcher Nazar de commettre des imprudences mû par sa fureur contre les ennemis. Elle les supplia de le bien entourer, de le lui ramener sain et sauf.

En quelques heures, toute l'armée et la population étaient déjà au courant de cette nouvelle preuve de bravoure sans bornes de Nazar. Les espions ennemis faufiletés parmi la population en transmirent les détails aux leurs :

"Nazar le Brave voulait se battre tout seul contre notre armée. Il en fut empêché in extremis; il a heureusement pu être maîtrisé. Maintenant il fonce sur notre armée entouré de ses soldats."

Arrivés sur le champ de bataille, les soldats du camp de Nazar, fiers de l'exemple de leur chef, criaient à tue tête :

— Vive Nazar ! Mort à l'ennemi !

Le nouveau cheval de Nazar, seul être clairvoyant dans toute cette mêlée, s'apercevant très vite qu'il avait affaire à un cavalier inexpérimenté, hennit d'énervement et fonça tout droit sur l'armée ennemie.

Les soldats de Nazar interprétèrent cela comme le signal d'une attaque générale et foncèrent à leur tour. Nazar, suspendu au cou de son cheval, se rendant compte qu'il serait bientôt obligé de lâcher prise, étendit sa main pour s'accrocher au passage à une branche d'arbre. Mais la chance voulut que ce fût un arbre pourri. Nazar se retrouva donc sur ses deux pieds avec un

tronc d'arbre dans les bras.

L'armée ennemie, qui déjà connaissait la renommée de Nazar, vit de ses propres yeux ce nouvel exploit ; Nazar voulait les balayer avec un tronc d'arbre déraciné par lui même.

Il est impossible de décrire l'affolement qui s'en suivit. Les ennemis jetèrent bas leurs armes et n'eurent plus qu'une seule idée en tête : s'enfuir au plus vite.

Ceux qui se trouvaient en première ligne de combat, furent massacrés ce jour là. Ceux qui avaient réussi à s'enfuir, revinrent le lendemain pour faire acte d'obédience.

Nazar fut escorté, porté en triomphe jusqu'à son château. Sur son passage, les arcs de triomphe, les bouquets de fleurs, les vivats, les discours ne se comptaient plus. Les femmes voulaient baiser sa main, les hommes l'ovationnaient; de tous les côtés les délégations affluaient.

D'un commun accord, le peuple le proclama roi. Tous ses nouveaux sujets se disputaient l'honneur d'aller prier genoux devant lui.

Devenu roi, Nazar fit de ses sept beaux-frères ses ministres. Et de conquête en conquête, il se trouva un beau jour à la tête du monde entier.

On dit qu'à ce jour Nazar le Brave vit et règne encore. Et chaque fois qu'en sa présence on parle de bravoure, d'intelligence, de génie, il sourit et répond :

— La bravoure ? L'intelligence ? Le génie ? Laissez moi rire. Tout cela n'est rien. L'essentiel c'est d'avoir de la chance. En avez vous? Eh ! bien, ne vous souciez de rien et amusez vous.

Et l'on dit qu'à ce jour, Nazar le Brave s'amuse et se rit du monde...

LE TEMPLE DE LA LUMIERE

d'après S. Gourdikian

Il y a déjà plusieurs siècles de cela, les habitants de la région d'Arménie appelée Haïotz Tzor, tinrent conseil et décidèrent de bâtir un Temple de la Lumière, afin de chasser à jamais du pays l'Obscurité, l'Ignorance et la Pauvreté.

Laboureurs et semeurs, bergers et maçons, grands et petits, tous se mirent au travail.

Ils travaillaient sans trêve depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, élevaient les murs du Temple. Mais, hélas ! dès que tombait la nuit et tout sombrait dans le noir, des mains inconnues détruisaient tout ce qui avait été construit dans la journée. De sorte que, malgré les efforts désespérés des bâtisseurs, les murs ne s'élevaient jamais plus haut que la surface de la terre.

Les gens, désemparés, ne savaient absolument pas quoi faire pour empêcher ces forces obscures de poursuivre leur oeuvre dévastatrice.

Un jour, un vieil érudit qui passait par cette région, fut mis au courant de la situation; il prit sa tête entre les deux mains, réfléchit, réfléchit longtemps, puis dit :

— Cela ne peut être que l'Esprit Noir, maudit soit nom. Il est partout, dans tous les coins du monde; et partout il n'a qu'un seul but : nuire aux hommes. Mais il est possible de neutraliser son action néfaste. Prenez un flacon, remplissez le de larmes maternelles, puis, posez le dans les fondations de votre Temple. Et vous verrez que votre travail avancera, le Temple sera achevé.

Les bâtisseurs du Temple suivirent le conseil du vieux sage,

Le remède sembla être efficace. L'Esprit Noir ne se manifesta pas pendant quelque temps. Avec quelle joie et quel enthousiasme travaillaient ces laboureurs et semeurs, bergers et maçons, grands et petits, depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil! Et le lendemain, quel bonheur, ils reprenaient le travail là où ils l'avaient laissé la veille.

Mais hélas ! leur joie fut de courte durée. Les murs du Temple s'étaient à peine élevés d'un mètre au dessus du niveau de la terre, qu'une nuit, les forces obscures recommencèrent leur oeuvre de destruction.

Au petit matin, les villageois, en constatant les dégâts, sombrèrent dans le désespoir. Il y avait de quoi décourager même les plus optimistes!

Par bonheur, il vint à passer par là un troubadour; il avait beaucoup voyagé, avait vu beaucoup de choses, connaissait le mal et le bien.

Il vit le désespoir du peuple, se fit raconter l'histoire du Temple de la Lumière, ressentit beaucoup de peine pour ces pauvres gens, réfléchit un moment, puis leur donna ce conseil :

— Les larmes maternelles sont insuffisantes. Prenez un autre flacon, remplissez-le de la sueur des laboureurs, posez-le dans les fondations de votre Temple auprès du flacon rempli de larmes; c'est ainsi que vous déjouerez les plans de l'Esprit Noir.

Les villageois suivirent le conseil du troubadour et reprirent leur travail dans l'enthousiasme général.

Et chaque matin, ils constataient avec une joie renouvelée, que les forces destructrices n'avaient point œuvré au cours de la nuit. Les murs du Temple de la Lumière et de l'Espoir montaient, montaient au fur et à mesure. Le bonheur régnait dans le cœur des bâtisseurs; ils avaient enfin trouvé le moyen de mater cet Esprit Noir, maudit soit son nom. Un an s'était presque écoulé depuis sa dernière intervention.

Mais hélas! Un matin, ils virent avec consternation, que de nouveau, le Temple avait été détruit. Pas une pierre n'avait été laissée sur une autre...

On peut imaginer le désespoir et le découragement qui s'abattirent sur la région. Il était peut-être inutile de s'acharner à bâtir ce Temple. Dieu ne les jugeait peut-être pas dignes de ce Temple. Ils décidèrent de se réunir en conseil, afin de décider de ce qu'ils devraient faire.

Les uns proposaient de continuer coûte que coûte; les autres jugeaient inutile de recommencer une œuvre qui ne s'achèverait jamais. Les plus sages étaient les plus perplexes. Seule une intervention divine pouvait les tirer de leur perplexité et

leur dicter la conduite à suivre.

Tout à leurs pensées, ils ne virent pas un chevalier se diriger vers eux. Ce dernier approcha, vit le désespoir des gens, se fit raconter l'histoire du Temple de la Lumière, puis, sans hésiter une seconde, leur donna ce conseil :

— Les larmes maternelles et la sueur des laboureurs sont essentielles mais insuffisantes; il leur faut une épée pour les défendre. Il vous faut placer dans les fondations de votre Temple l'épée d'un brave. Sans cette épée, vos larmes et votre sueur resteront sans effet.

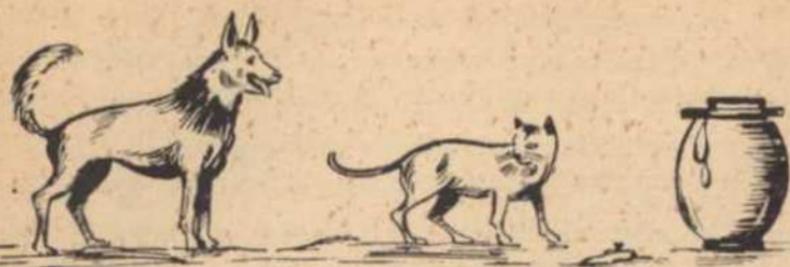
Les bâtisseurs reprirent espoir. A côté des flacons renfermant les larmes et la sueur, ils placèrent l'épée d'un brave.

Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à achever la construction de leur Temple de la Lumière. L'épée du brave, puisant une force toujours renouvelée dans les larmes maternelles et dans la sueur des laboureurs, chassait les puissances obscures.

Depuis ce jour, le Temple impérissable de la Lumière reste debout et irradie le pays de ses rayons vivifiants.

On raconte, que les mauvais esprits, terrifiés par cette lumière, se transformèrent en corbeaux noirs et s'enfuirent très loin.

Quant à ceux, qui n'avaient reculé devant aucun sacrifice pour édifier ce Temple, ils se transformèrent en oiseaux multicolores et depuis ce jour, voltigent autour du Temple en chantant la victoire éternelle et impérissable de la Lumière.



UNE GOUTTE DE MIEL

d'après H. Toumanian

Dans un tout petit village, un homme avait ouvert boutique et établi un petit commerce d'alimentation.

Les affaires n'étaient pas brillantes. Le village était petit et les villageois pauvres. Mais enfin, notre bonhomme ne se plaignait pas trop; en ces temps heureux, point n'était besoin de beaucoup d'argent pour vivre.

Un matin, la porte de l'épicerie s'ouvrit et un berger du village voisin, un grand bâton à la main et suivi de son énorme chien berger, y pénétra.

— Bonjour, vieux frère, je voudrais acheter un peu de miel.

L'épicier, très affable, s'empressa autour de son client.

— Bonjour, bonjour, monsieur le berger. Entrez donc. Quel beau chien avez-vous là! J'ai du miel excellent, je vous sers

de suite. Avez-vous un récipient? Parfait. Combien en voulez-vous?

— Donnez moi une demi livre. Alors, vous le trouvez beau, mon chien. Si vous saviez comme je l'aime. C'est mon compagnon fidèle, et très intelligent avec ça. Vous devriez le voir à l'œuvre; il est parfait pour garder les troupeaux.

L'épicier pesait le miel tout en écoutant les propos du berger. Par inattention, il en laissa tomber une goutte par terre.

Presque au même instant:

— Dzzz...

Une mouche, sortie d'on ne sait où, piqua sur cette goutte.

La manoeuvre de la mouche ne passa pas inaperçue du chat de l'épicier, qui, tout en somnolant dans un coin, suivait d'un oeil tout ce qui se passait autour de lui. Et soudain, sans bruit, sans que rien fît prévoir son geste, il fit un bond vers la mouche et l'applatit d'un seul coup de patte.

Le chien du berger, qui, jusqu'alors avait fait semblant de ne pas s'être aperçu de la présence du chat, sursauta, et, irrité par cette irruption inattendue de son ennemi héréditaire, se rua sur lui...

Des miaulements, des aboiements, une courte lutte. Et le chat fut étendu étranglé aux pieds de son maître.

— Oh ! la brute ! sale bête ! Il a tué mon pauvre minou ! Tiens ! Tiens encore ! là ! là !

Furieux, l'épicier prit tout ce qui lui passa sous la main et jeta à la tête du chien, qui, bientôt, fut étendu raide mort auprès de sa victime le chat.

— Sauvage ! Assassin ! Oh ! bonnes gens, il a massacré mon pauvre chien, mon unique ami, mon gagne pain. Que vais-je faire sans lui, que vais-je devenir maintenant ? Soyez maudits, toi et les tiens ! Tu as osé frapper et tuer mon chien ! Viens un peu que je te montre comment on frappe les pauvres bêtes inoffensives. Tiens ! Tiens ! Tiens encore !

Ce géant de berger tira son bâton, bondit sur son homme, et, aveuglé par la colère, frappa, frappa tant et si bien qu'il l'étendit inanimé sur le seuil de sa boutique.

— Au secours ! A l'assassin ! A l'assassin !

La nouvelle, de bouche à oreille, de maison en maison, de quartier en quartier, se répandit dans le village comme une traînée de poudre.

— Au secours ! On l'a tué ! Venez vite ! Attrapez le !

Aux cris de colère et de vengeance, aux pleurs, aux sanglots, vint s'ajouter le glas de la cloche de l'église. On n'aurait jamais cru qu'il vivait tant de monde dans ce petit village. Des hommes, des femmes, des enfants accouraient de tous côtés; les parents, enfants, frères, soeurs, neveux, oncles, cousins, beaux-parents, beaux frères, parrain, amis et autres relations de l'épicier s'étaient déjà emparés du berger qu'ils rouaient de coups.

— Brute ! Assassin ! Sauvage ! Où a-t-on vu chose pareille ? Es-tu venu ici pour faire des achats ou bien pour tuer les gens dans leur propre boutique ?

Ils firent tant et si bien que le berger mourut sous les coups, et son corps inanimé s'allongea auprès de ceux de sa victime, de son chien, du chat et de la mouche.

C'est alors que l'alarme fut donnée dans le village voisin, celui du berger.

— Venez tous au secours ! Ils ont tué notre berger ! Nous prendraient-ils pour les femmelettes ? Marchons sur eux ! Venez tous ! Vengeance ! Vengeance !

Les habitants du village du berger, armés de pierres, de pelles, de pioches, de bâtons, de fusils, d'épées, de fourches, de couteaux, de fourchettes, enfin, de tout ce qu'ils trouvèrent à portée de leur main, les uns à pied, les autres à cheval, ceux-ci sans chapeau, ceux-là pieds nus, marchèrent sur le village ennemi.

— C'est une bande de fous furieux ! Vous rendez-vous compte ? On y va pour faire des achats, on y laisse de l'argent, et comment vous remercient-ils ? Ils se mettent tous ensemble et vous massacrent sans crier gare ! Qu'est-ce que c'est que ces manières là ? Allons y les enfants ! En avant tout le monde ! Et pas de pitié pour les lâches assassins. Allons leur apprendre qu'ils ne peuvent pas impunément tuer l'un des nôtres.

— Allons y ! Allons y ! Vengeons nous ! Pas de pitié pour ces fous ! Tuons les tous !

Le choc fut terrible. Ils frappèrent, saccagèrent, mirent le feu partout. Les autres en firent autant. Plus il y eut de morts, plus il y eut de vengeance et de colère. Bientôt, il ne resta des deux villages et de leurs habitants que cadavres, cendres et fumées.

Par malheur, ces deux villages si proches l'un de l'autre, appartenaient à deux royaumes différents.

Le roi du premier royaume, apprenant tous ces événe-

ments, se mit dans une colère terrible, s'enferma quelques heures avec ses ministres, puis, en sortant de son cabinet de travail, fit éditer une proclamation que ses hérauts reçurent ordre de lire dans tous les coins du royaume :

"De la part du roi à tous ses sujets : Nobles seigneurs, braves soldats, vaillants travailleurs, grands et petits, hommes et femmes,

"Sachez tous qu'au moment où nous vivions en paix et vaquions à nos occupations habituelles, la nation voisine, sans préavis, sans prétexte aucun, attaqua nos territoires et, armée de canons, massacra traîtreusement nos concitoyens. Le sang innocent ainsi répandu de nos chers enfants victimes de leur patriotisme, réclame la vengeance. Nous, le roi, malgré notre amour pour la paix et contre notre volonté, nous sommes trouvé dans l'obligation de donner ordre à notre armée de se défendre et même d'attaquer au nom de la sainte vengeance. Par la grâce de Dieu, nous conquérons les territoires de nos ennemis qui n'ont pas hésité à répandre le sang des innocents."

Le roi du second royaume, à son tour, fit la déclaration que voici :

"Devant Dieu et les hommes, nous protestons contre les méchants et surnois agissements de nos voisins, qui, foulant sous leurs pieds toutes les lois de bon voisinage et attisant le feu de la guerre entre deux peuples jusqu'ici amis, déchirent ainsi nos traités de paix et de bonne entente.

"Nous nous trouvons donc dans la triste obligation de répondre à la force par la force, à l'épée par l'épée, au nom de l'Honneur et de la Justice, au nom du sang innocent répandu, au

nom de la Liberté, au nom de Dieu et de Sa gloire.”

Et ce fut la guerre.

Une guerre terrible, dévastatrice.

Partout, dans les deux pays, ce ne fut plus que feu, sang, massacres, terreur... Pendant l'été, pendant l'hiver, pendant des années...

Les champs de blé se transformèrent en champs de bataille, les fermes furent dévastées, le bétail tué ou dispersé.

La guerre continuait encore lorsque surgit la famine. Il y eut des morts, encore des morts, beaucoup de morts...

Ceux qui s'en échappèrent par miracle, se demandent encore comment et pourquoi tout cela commença...



A QUI LA FAUTE ?

d'après H. Toumanian

Il y avait une fois un homme très pauvre. Pourtant, Dieu sait qu'il n'était pas paresseux; il travaillait, trimait, suait, mais rien n'y faisait. Il restait toujours pauvre.

Un jour, complètement découragé, il décida d'aller trouver Dieu pour protester auprès de Lui de cette injustice qui le harcelait et pour Lui demander quand cette malchance cesserait enfin de le poursuivre.

Sitôt dit sitôt fait, il se mit en route.

Chemin faisant, il rencontra un loup.

— Bonjour, maître voyageur; où vas-tu ainsi ? demanda le loup.

— Je vais auprès de Dieu; je Lui ouvrirai mon coeur, Lui raconterai mes malheurs et Lui demanderai conseil.

— Puisque tu te rends auprès de Dieu, j'ai un service à te demander, pria le loup. Quand tu y arriveras, parle Lui de

moi aussi; dis Lui qu'il y a un loup affamé qui court monts et vaux du matin jusqu'au soir, sans trouver de quoi manger. Demande Lui jusqu'à quand faut-il que je reste ainsi affamé. Pourquoi m'a-t-Il créé s'Il devait me laisser mourir de faim ?

— Très bien, je Lui parlerai de toi; promit l'homme et poursuivit son chemin.

Au bout d'un certain temps, il rencontra une belle fille.

— Où vas-tu ainsi, maître voyageur ? demanda la fille.

— Je vais auprès de Dieu; j'ai une requête à Lui présenter.

— Quand tu y seras, peux-tu Lui parler de moi aussi ? pria-t-elle. Dis Lui qu'il existe sur terre une fille comme moi, jeune, bien portante, riche, pas plus laide qu'une autre, mais qui n'arrive pas à jouir de la vie, à se sentir heureuse; que doit-elle faire pour trouver le bonheur ?

— Compte sur moi; je Lui parlerai de toi aussi; promit le voyageur et poursuivit son chemin.

Il marcha encore quelque temps, puis vit un arbre, qui, quoique au bord de l'eau, était complètement desséché.

— Où vas-tu ainsi ? demanda l'arbre.

— Je vais auprès de Dieu.

— Puisque c'est ainsi, arrête-toi une seconde, j'ai une prière à te faire. Veux-tu parler de moi à Dieu et Lui dire que je ne comprends rien au sort qui m'est réservé; j'ai grandi au bord de cette eau limpide, mais été comme hiver mes branches restent nues. Quand est-ce que, moi aussi, j'aurai des feuilles vertes comme tous les autres arbres ?

— C'est promis, je Lui parlerai de toi aussi.

Et il poursuivit son chemin.

Il marcha des jours, il marcha des nuits; et enfin il arriva auprès de Dieu. C'était un grand vieillard, à la barbe et aux cheveux blancs, qui était assis sur un énorme rocher.

— Bonjour; dit le pauvre et s'immobilisa devant Dieu.

— Bonjour; répondit Dieu; que désires-tu ?

— Voilà; on dit que Tu es impartial, que Tu ne favorises pas les uns en délaissant les autres. Mais prends mon exemple : je travaille, je me fatigue, je fais tout, et pourtant je suis toujours pauvre et n'arrive pas à manger à ma faim. Tandis que d'autres, qui ne travaillent même pas moitié autant que moi, sont riches et mènent une vie tranquille. Où est l'égalité et l'impartialité dans tout ceci ?

— Va ! Je te donne de la chance. Désormais tu seras riche et heureux. Va, et sache profiter de ta chance; répondit Dieu.

— J'ai encore quelque chose à Vous demander, Seigneur; reprit notre bonhomme et transmit les requêtes du loup affamé, de la belle fille malheureuse et de l'arbre desséché.

Dieu donna les réponses appropriées à chacun des cas; le bonhomme Le remercia bien bas et prit le chemin du retour.

En premier lieu, il rencontra l'arbre.

— Qu'a dit Dieu pour moi ? demanda l'arbre aussitôt qu'il aperçut le voyageur.

— Il dit qu'il y a de l'or enterré sous tes racines. Tant que cet or ne sera pas enlevé de là, tes racines ne pourront pas te nourrir suffisamment et tes branches resteront sans feuillage.

— Mais c'est parfait ! se réjouit l'arbre. Fais vite, creuse, prends l'or. Nous en profiterons tous les deux; toi, tu seras de-

venu riche, et moi, j'aurai enfin des feuilles vertes.

— Non, je n'ai pas le temps, je suis pressé; répondit le pauvre. Dieu m'a donné de la chance. Il faut que j'aïlle la trouver et en profiter.

Et il s'éloigna à grands pas.

Puis il rencontra la belle jeune fille malheureuse, qui se précipita vers lui.

— Alors, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— Dieu m'a dit pour toi, que pour trouver le bonheur et la joie il faut que tu trouves un compagnon de vie et partages toutes tes joies et toutes tes peines avec lui.

— Puisque c'est ainsi, deviens pour moi ce compagnon de vie; pria la jeune fille.

— Non ! je n'en ai pas le temps. Dieu m'a donné de la chance; il faut que j'aïlle la découvrir et en profiter; répondit notre bonhomme et s'éloigna presque en courant.

Le loup affamé l'attendait impatiemment au bord de la route. Dès qu'il aperçut le voyageur, il courut vers lui :

— Alors, qu'a-t-Il dit ?

— Il me faut d'abord te raconter qu'après toi je rencontraï une belle jeune fille et un arbre desséché; la fille voulait savoir pourquoi elle était malheureuse et l'arbre me pria de demander à Dieu pourquoi ses branches restaient nues et desséchées en toutes saisons. J'en parlai à Dieu. Pour la fille, Il me dit qu'elle devrait trouver un compagnon de vie afin de découvrir le bonheur; quant à l'arbre, il paraît qu'il y a de l'or caché entre ses racines et le sol; tant qu'on n'enlèvera pas l'or de là, l'arbre

n'aura pas de feuillage. Au retour, je leur racontai tout cela. L'arbre me proposa de creuser sous ses racines, de prendre l'or enterré et de le délivrer. La fille, elle, me proposa de devenir son compagnon de vie. Je refusai ces deux propositions; tu penses, Dieu m'a donné de la chance; il faut que j'aie la trouver pour en profiter.

— Et pour moi, qu'a dit Dieu ? demanda le loup affamé.

— Voilà, pour toi, Il a dit que tu devrais errer affamé jusqu'à ce que tu rencontres un imbécile que tu mangeras et n'auras plus faim.

— Où veux-tu que je trouve un plus grand imbécile que toi ? répondit le loup et le dévora.



LE MARDI GRAS

d'après H. Toumanian

Il y avait une fois un homme et sa femme, qui étaient arrivés au point où ils ne pouvaient plus vivre en paix. L'homme reprochait à sa femme de n'être qu'une idiote; la femme avait exactement la même opinion de son mari et ne se gênait pas pour le lui répéter. Bref, ils se disputaient du matin jusqu'au soir sans arriver à une conclusion, chacun d'eux étant persuadé qu'il avait raison et que, forcément, l'autre avait tort.

Un soir, le mari rentra de son travail avec une grosse dame-jeanne remplie d'huile et un énorme sac rempli de riz.

Quand elle vit tout cela, la femme donna libre cours à sa langue :

— Lorsque je te dis que tu es idiot, tu ne veux pas me croire et tu te fâches à tout casser; que veux-tu que je fasse de tant d'huile et de riz ? Pourquoi les avoir achetés en si grande

quantité ? Enterres-tu ton père (1) ou maries-tu ton fils ?

— Quel enterrement, quel mariage ? Tu n'ouvres la bouche que pour sortir des bêtises. Va ranger tout cela; c'est pour le Mardi Gras.

— Ah ! bon; répondit la femme soudain calmée.
Et alla ranger le tout dans la cave.

Les jours et les semaines passèrent; la femme attendait toujours, attendait en vain; le Mardi Gras n'arrivait point.

Un jour, alors qu'elle était assise comme à l'accoutumée devant la porte de sa maison, elle vit passer un homme en coup de vent.

Elle se leva d'un bond, courut après lui tout en lui criant de s'arrêter un peu :

— Dis, vieux frère, viens un peu par ici.

L'homme pressé s'arrêta, surpris.

— Dis-moi, vieux frère, ne serais-tu pas par hasard le Mardi Gras ?

L'homme, réalisant très vite que cette femme était un peu bête, décida de répondre par l'affirmative, pour voir ce qui s'en suivrait; histoire de s'amuser un peu.

— Oui, chère dame, c'est moi le Mardi Gras. Pourquoi ?

— Pour la simple raison que je t'attendais depuis longtemps pour te dire tes quatre vérités. Pour qui nous prends-tu ? Après tout, nous ne sommes pas tes serviteurs, ni notre maison

(1) La coutume, en Arménie, veut qu'à la mort d'un être cher, la famille invite tous ses amis à un repas «pour le repos de l'âme» du défunt.

un entrepôt. Depuis le temps que nous gardons ton huile et ton riz, pourquoi n'es-tu pas venu les chercher ? N'as-tu pas honte d'abuser ainsi de la gentillesse des gens ? Je ne veux plus les garder chez moi une seconde de plus. Non, mais... qu'est-ce que tu te crois ? Nous sommes pauvres, d'accord, mais nous avons notre dignité comme tout le monde.

— Mais... mais pourquoi te fâcher ainsi ? J'étais justement venu pour cela; j'étais en train de chercher votre maison quand tu m'as appelé.

— Bon, ça va, n'en parlons plus. Viens prendre ton bien, et surtout, ne recommence plus.

Elle fit descendre l'inconnu dans la cave, lui remit l'huile et le riz. L'homme chargea le tout sur son dos et s'en fut, à grands pas, vers son village.

Le soir, quand le mari rentra de son travail, la femme ne perdit pas une seconde pour le mettre au courant des événements de la journée.

— Sais-tu qui est enfin venu aujourd'hui ? Le Mardi Gras. Je lui ai remis son bien, et, tu peux me croire, je ne me suis pas gênée pour lui dire toute ma pensée. Non, mais... pour qui se prend-il celui-là ?

— Qu'est-ce que tu me racontes, s'inquiéta le mari. De quel Mardi Gras parles-tu ? Qu'est-ce que tu lui as donné ?

— Mais... l'huile et le riz, quoi; tu m'avais dit qu'ils appartenaient au Mardi Gras. Eh ! bien, j'étais assise devant la porte, je le vis passer; il cherchait notre maison; je l'appelai, lui remis le tout, après avoir dit ce que je pensais de lui. Enfin bref, il chargea son bien sur le dos et partit. Bon débarras !

— Idiote, idiote, triple idiote ! Quand je te dis que tu es idiote... Eh ! oui ! il n'y a aucun doute ; tu as irrémédiablement idiote... Par où est-il parti ?

— Par là... Mais pourquoi te fâches-tu ? J'ai bien vérifié que c'était lui le Mardi Gras...

Sans même daigner donner une explication, le mari sauta sur son cheval et se mit à la poursuite du "Mardi Gras".

Celui-ci marchait à grands pas, lorsqu'il entendit, derrière lui, le galop d'un cheval. Retournant la tête, il aperçut un cavalier qui fonçait en sa direction. Il pensa tout de suite que cela pourrait être le mari de la folle, et cacha vite son fardeau derrière des buissons.

Quelques secondes plus tard, le mari arrêta son cheval auprès du "Mardi Gras" :

— Bonjour, vieux frère, lui dit-il.

— Bonjour.

— N'as-tu pas vu un homme passer par ici ?

— Si.

— Était-il chargé ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il transportait ?

— De l'huile et du riz.

— C'est bien lui. Il y a combien de temps de cela ?

— Oh ! pas mal de temps.

— Tu crois que je pourrais le rattraper en faisant galoper mon cheval ?

— Toi à cheval, lui à pied, jamais. Le temps que ton cheval soulève ses quatre jambes — un, deux, trois, quatre, —

l'autre, avec ses deux pieds fera un-deux, un-deux, un-deux, ira beaucoup plus vite et t'échappera.

— Malédiction ! Mais que faire ?

— Ah ! je ne sais pas... Attends, tu m'es sympathique, je veux t'aider. Ecoute, si tu veux, confie moi ton cheval, et cours à pied comme l'autre. Il se peut qu'avec un peu de chance tu arrives à le rattraper.

— Mais tu as raison. C'est ce que je vais faire. Merci, vieux frère, je ne sais comment te remercier pour ta gentillesse.

— Cela ne fait rien. Nous en reparlerons à ton retour. Maintenant, cours vite; tu n'as déjà perdu que trop de temps.

Le mari descendit, confia son cheval au passant, et se mit à courir.

Aussitôt que le mari fut éloigné, le "Mardi Gras" sortit l'huile et le riz de leur cachette, les chargea sur le dos du cheval, y sauta lui même, et disparut dans la direction opposée.

Le mari courut pendant assez longtemps. Mais n'apercevant personne devant lui, décida qu'il ne pourrait plus rattraper le "Mardi Gras" et fit demi tour. Il fut très surpris de ne pas trouver le passant ni son cheval là où il les avait laissés. Il les chercha longtemps en vain. Puis, de guerre lasse, il rentra chez lui, où mari et femme recommencèrent à se disputer : lui, pour l'huile et le riz; elle, pour le cheval.

Jusqu'à maintenant ils se disputent encore. Le "Mardi Gras" les écoute se traiter d'idiots et rit aux éclats.

AREKNAZAN

ou

LE MONDE ENCHANTE

d'après G. AGHAYAN

- I -

Bien longtemps avant nous, quand, de par le vaste monde de toutes sortes de miracles se produisaient quotidiennement, vivait un bon vieux prince, qui s'appelait Armand. Sa femme était morte depuis longtemps.

Armand vivait retiré du monde, dans un beau palais érigé aux pieds du mont Ararat, avec ses trois enfants qu'il adorait. Les deux premières, des filles, étaient l'une plus belle que l'autre. Quant au troisième enfant, son charme et sa beauté surpassaient encore ceux de ses aînées; seulement, il y avait un

mystère lié à sa personne; les bonnes fées avaient décidé, pour des raisons à elles seules connues, que pour un temps déterminé les humains ignoreraient le sexe de cet enfant. Lorsque le moment opportun serait arrivé, l'enfant deviendrait soit un garçon soit une fille. Mais, en attendant de connaître la décision des fées, le prince Armand l'élevait avec ses deux autres filles, comme une fille. "Considérons la comme une fille, se disait-il, jusqu'à ce que la volonté des fées soit accomplie," et il l'avait appelée Areknazan pour l'uniformité des noms, étant donné que l'aînée avait pour nom Zanazan, et la seconde Zarmanazan.

Armand était le seul à connaître ce mystère, qu'il gardait jalousement, afin de ne pas troubler Areknazan.

Pourtant, celle-ci haïssait franchement tout ce qui était bon pour les filles. Elle n'aimait ni la broderie, ni la couture, ni les travaux ménagers. Par contre, dès qu'elle voyait un cheval de race, des armes, de belles armures, elle se passionnait. Cela avait l'air de plaire à Armand qui, dans le fond, avait toujours rêvé d'avoir un fils; il l'emmenait donc avec lui à la chasse, lui apprenait à devenir un bon cavalier et à se servir des armes.

Les années passèrent.

Un jour, Armand convoqua ses enfants et leur dit :

— Avant la mort de votre mère, nous vivions dans l'entourage de notre bon roi, que je servais loyalement et qui m'aimait beaucoup. Tous ces champs et forêts, monts et vaux qui sont notre propriété, m'ont été offerts par le roi comme récompense pour mes services loyaux. A la mort de votre mère une grande tristesse s'abattit sur moi. Je ne pus supporter l'idée de vivre seul en de lieux où nous avons été si heureux ensemble.

Aussi, décidai-je de me retirer avec vous dans ces lieux paisibles. Aujourd'hui vous êtes devenues des jeunes filles, et moi, j'ai vieilli. Ce qui est bon pour votre vieux père, risque d'être très mauvais pour vous. Vous avez poussé ici telles des fleurs sauvages, loin du monde et de ses plaisirs. Aussi, afin de vous éviter une pauvreté et une solitude futures, je pense envoyer l'une de vous auprès du roi, déguisée en garçon; il l'accueillira avec joie, j'en suis certain, et, dès qu'elle aura fait ses preuves, lui confiera mes anciennes fonctions. Ensuite, celle qui est partie, pourra faire venir les deux autres et leur assurer une vie digne de notre rang. Maintenant, dites moi laquelle de vous trois voudrait tenter sa chance.

— J'irai, père; dit l'aînée.

— Moi aussi, moi aussi; intervint la deuxième.

Areknazan se taisait.

— Et toi, ma chérie, ne voudrais-tu pas partir ? lui demanda Armand qui semblait préférer qu'elle fût désignée.

— Pourquoi pas, père. Mais du moment que mes deux aînées se proposent, je n'ai pas le droit de les en empêcher.

— Il n'est nullement question d'empêcher, ma chérie. Pour moi vous êtes toutes pareilles et je n'ai pas d'idées préconçues. Seulement, je ne sais pas encore laquelle de vous trois serait la mieux désignée.

— Je suis la plus indiquée, parceque je suis l'aînée, dit Zanazan.

— Très bien. Je n'ai pas d'objection à ce que tu tentes ta chance. Mais je pose mes conditions. Si tu désires partir, va donc changer tes habits, choisis tes armes; demain matin, de bonne

heure, tu iras à la chasse; si tu ne rentres pas bredouille, je t'enverrai auprès du roi.

Le lendemain matin, l'aînée partit donc à la chasse. Arrivée au bas d'un précipice, elle s'apprêtait à le traverser, lorsqu'elle se trouva nez à nez avec un cavalier masqué et armé jusqu'aux dents. Elle eut tellement peur, qu'elle resta comme figée. Elle se trouva même incapable de faire un mouvement pour s'enfuir.

Le cavalier lui demanda d'une voix tonitruante :

— Qui es-tu ? Où vas-tu ainsi, tout seul ?

— Je... je vais, non ! non ! je ne vais pas... Si !... j'irai...

Comment rentrer chez moi ?... bégaya Zanazan.

Le cavalier reprit, sur un ton encore plus menaçant :

— Où vas-tu donc ? Pourquoi t'enfuis-tu de ton village ?

Fais demi tour sur le champ, sinon je te couperai la tête.

Et il brandit son épée. Mais la jeune fille se mit à crier :

— Grâce, grâce. Ne me tue pas. Je suis une fille. Tiens, regarde, je fais demi tour.

— Si tu es une fille, rentre chez toi et occupe-toi de ton poulailler au lieu de jouer au cavalier téméraire. A quoi bon porter des habits masculins si tu n'en as pas le courage. Estime-toi heureuse de m'avoir rencontré plutôt qu'un autre; dit le cavalier et disparut.

Zanazan ne sut comment elle put rentrer chez elle, tellement grande avait été sa frayeur. Elle tremblait encore comme une feuille lorsqu'elle se présenta devant son père.

— Déjà de retour ? Bravo ! quel gibier nous apportes-tu ? demanda Armand.

— Je n'ai rien apporté, père. Chemin faisant, une très forte fièvre me prit; j'avais tellement mal à la tête, qu'il m'était impossible de me tenir sur le cheval. Je préférerai rentrer.

Le lendemain, ce fut le tour de Zarmanazan, à qu'il arriva exactement la même mésaventure qu'à son aînée. Lorsqu'elle entendit les menaces du cavalier masqué, elle eut encore plus peur que sa soeur, rentra chez elle à bout de souffle et bredouilla des explications confuses.

Le troisième jour, ce fut le tour d'Areknazan.

Elle faisait galoper son cheval à grande vitesse, lorsque, à un tournant, le même cavalier masqué se dressa devant elle.

— Où vas-tu donc de si bonne heure ? Qui es-tu ?

— En quoi cela te regarde-t-il ? Je vais là où bon me semble. Je suis qui je suis. Je n'ai pas de comptes à te rendre. Une chose est certaine, cependant; c'est que je n'ai pas, comme toi, l'intention de couper le chemin des honnêtes gens; répondit Areknazan très en colère.

— Tu oses insinuer que je suis un brigand. Je vais te montrer tout de suite que je n'ai pas l'habitude de me laisser insulter par de jeunes étourdis comme toi.

— Oui, tu n'es qu'un brigand. La preuve, ton masque. Et si tu cherches la bagarre, tu ne pouvais mieux tomber.

Brandissant son épée, Areknazan fut en un éclair sur son mystérieux adversaire. Celui-ci évita le coup grâce à son bouclier et, à son tour, dégaina son épée. Le combat dura plus d'une heure. Mais plus il se prolongeait, plus le cavalier masqué perdait le souffle et les forces. Tandis qu'Areknazan se sentait aussi forte qu'au début. Jusqu'au moment où, après une feinte habile,



l'épée d'Areknazan se trouva sur la gorge de l'adversaire tombé par terre. Elle allait le tuer net, lorsque le mystérieux cavalier ôta brusquement son masque...

— Père !... s'exclama Areknazan. Qu'allais-tu me faire faire ? Et quelle est cette mystification ?

Le vieux prince Armand prit Areknazan dans ses bras, l'embrassa très fort, puis la fit assoir près de lui, sur un rocher.

— Bravo ! mon enfant. Je suis très fier de toi. Je sais maintenant que tu es capable de me remplacer auprès du roi. Tu emportes ma bénédiction paternelle avec toi. Sois brave, noble, infaillible, bonne avec les faibles, intraitable avec les méchants, et que personne ne se doute que tu as pu être une fille. Désormais, tu seras un homme et agiras en tant que tel. Va maintenant, et que Dieu te garde.

Ils s'embrassèrent une dernière fois et Areknazan continua son chemin vers le palais du roi.

- II -

Lorsqu'Areknazan se présenta devant le roi et lui dit être le fils d'Armand, le roi se réjouit beaucoup.

— Je ne savais pas que mon fidèle prince avait un si grand fils. Comment t'appelles-tu mon enfant?

— Votre serviteur Arek, Majesté.

— Arek(1)... Quel beau nom et qui te va si bien! Tu prendras possession de tes appartements. Je donnerai les ordres nécessaires pour qu'on s'occupe bien de toi. J'espère que tu ne manqueras de rien. Mais si jamais tu avais besoin de quoique ce soit, tu n'auras qu'à me le dire. Demain nous irons chasser. Tu seras à mes côtés.

Ce bon roi avait une fille unique, Nénuphar, belle comme la plus belle des fleurs.

Pendant la conversation de son père avec Arek, dissimulée derrière une tenture, elle n'arrivait pas à arracher son regard du visage de ce beau jeune homme. Il ressemblait tellement au prince de ses rêves...

Le lendemain matin, de bonne heure, les cors annoncèrent le départ de la chasse royale. Plus d'un millier de chasseurs de la suite du roi, s'élançèrent dans les bois.

(1) Arek: soleil.

Arek qui ne quittait pas le souverain d'une semelle, fit une aussi bonne chasse que le roi. Mais à un moment donné, le roi, dans le feu de l'action, voulant poursuivre un cerf, se trouva soudain désarçonné à la suite d'un faux mouvement. Il ne fut heureusement pas blessé mais le cheval, énérvé, fit un bond en l'air, puis s'enfuit. Le roi se releva mais, soudain, un énorme ours, sorti d'on ne sait où, bondit sur lui. Il se mit debout sur ses pattes de derrière et se préparait à écraser le roi dans sa puissante étreinte, lorsque, Arek s'élança en un éclair et d'un puissant coup d'épée trancha la tête de l'animal. Le roi fut sauvé et Arek devint le héros du jour.

La nouvelle de l'accident et de l'intervention téméraire d'Arek se répandit très vite dans la ville. La population, massée sur le parcours du retour des chasseurs, acclama le roi et son sauveteur :

— Vive le roi! Vive Arek!

Une fois rentré dans son palais, le roi tint à renouveler ses remerciements, qu'il voulait solennels, cette fois-ci.

— Aujourd'hui non seulement as-tu fait montre de tes talents, mais tu m'as également sauvé la vie. Sois en remercié et que toute ma cour, ici présente, soit témoin de ma gratitude éternelle. Je désire qu'à partir de ce jour, tu fasses partie de ma Maison; tu vivras près de moi. Je te donnerai mes plus belles armures. Dès cet instant, je te considère comme mon fils.

Mais la personne qui se sentait la plus heureuse, était incontestablement Nénuphar:

"C'est le ciel qui m'a envoyé ce beau jeune homme, pensait-elle déjà amoureuse d'Arek. Mais quand ferai-je officielle-

ment sa connaissance? Quand me verra-t-il, lui? Je voudrais tant qu'il fût près de moi maintenant. Je lui dirais... il me répondrait... Et pourquoi ne pas le faire appeler? Pourquoi ne pas lui parler? Mon père l'aime comme un fils, il l'a dit. Il fait partie de notre Maison. Oui! je vais le faire appeler."

— Venez! quelqu'un! clama Nénuphar.

Une servante apparut.

— Tu te rendras immédiatement auprès d'Arek et lui diras de venir me voir; ordonna Nénuphar.

La servante alla trouver Arek et lui fit part du désir de sa maîtresse.

— Je ne peux pas venir; fut la réponse d'Arek.

— Et pourquoi pas, Monsieur? Ce sont les ordres de ma maîtresse; insista la servante.

— Je n'ai rien à faire auprès d'elle te dis-je.

— Mais Monsieur, elle vous fait dire: "Viens me voir!" ne comprenez-vous donc pas?

— Va lui dire que je n'irai pas la voir, trancha Arek et tourna le dos à la pauvre servante.

La réponse d'Arek fit l'effet d'un coup de massue sur la tête de Nénuphar. Elle blêmit et rougit tour à tour, tituba, eut le souffle coupé; il lui semblait que sa chambre s'était soudain transformée en une chaudière, elle étouffait.

— Il refuse... il me dédaigne, moi! moi! ma tête... ma tête éclate...

La servante, affolée par cette réaction inattendue, essaya de calmer la princesse:

— Maîtresse, je suis vraiment étonnée que vous fassiez si

grand cas d'une chose fort simple. Il doit être très timide, et c'est probablement la raison de son refus; il n'a pas osé venir. Quand je lui fis part de votre désir, il devint cramoisi; je suis sûre qu'il est très timide; ne cherchez point une autre raison à son refus.

— Continue, parle, dis-moi tout... Je n'ai pas bien entendu ce que tu disais... Tu crois donc que c'est à cause de sa timidité... Mais en es-tu seulement sûre? Comment le savoir? Oh! comme il doit me mépriser. Mais il a tort, n'est-ce pas? Dis moi qu'il a tort de me mépriser ainsi.

Le chagrin et le désespoir de Nénuphar furent immenses. Elle en perdit le sommeil, l'appétit, et fatalement tomba malade.

Le roi, appelé, fit mander les médecins. Ceux-ci examinèrent la princesse, ne lui trouvèrent aucune maladie et rassurèrent le roi. Mais malgré leurs affirmations, Nénuphar dépérissait de jour en jour. Les médecins durent finalement avouer qu'ils ne comprenaient ni les raisons de ce mal mystérieux, ni la façon de le guérir.

Le roi était désespéré. Nénuphar, son unique enfant, sa seule joie, son unique héritière, se trouvait au bord de l'abîme; et lui, avec toute sa puissance, tout son pouvoir, ne savait comment lui venir en aide et la sauver.

La cour, la ville, le pays entier étaient également plongés dans la tristesse. Seule Areknazan restait indifférente. Elle ne se souciait guère de cette maladie et ne s'imaginait évidemment pas qu'elle en était la cause.

Le bouffon du roi qui essayait de distraire de son mieux la pauvre princesse, se doutait bien qu'il devait y avoir une histoire d'amour cachée derrière tout ceci. Aussi, racontait-il des

histoires drôles sur tous les jeunes gens en vue dans la cour et le royaume, pour essayer de savoir qui, parmi eux, était la racine du mal qui rongait la princesse.

— L'autre jour, il m'arriva une bien drôle d'histoire avec Arek; commença-t-il une fois.

Les yeux de Nénuphar brillèrent et son visage s'empourpra.

"Enfin ! se dit le bouffon. Nous y voilà ! C'était donc Arek."

Et sans perdre un instant, il alla trouver la femme du vézir qui s'occupait personnellement de Nénuphar. D'autant mieux, qu'elle voulait lui faire épouser son fils.

"Ce bouffon pourrait avoir raison" pensa-t-elle lorsque ce dernier lui fit part de sa découverte.

Séance tenante, elle se présenta devant le roi.

— Qu'y a-t-il ? Comment va ma fille ? s'enquit le roi anxieusement.

— Toujours pareil, Sire. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle.

— Dis moi vite, de quoi s'agit-il ?

— Eh ! bien, voilà. Cette nuit je fis un rêve étrange. Notre défunte reine m'apparut et me dit que le seul médicament capable de guérir la princesse, était "l'eau de l'Immortalité."

— L'eau-de-l'Im-mor-ta-li-té !... s'exclama le roi. Mais où trouver cette eau ? Qui peut nous apporter cette eau dont nous connaissons le nom, mais que personne n'a jamais vue ?

— Je posai la question à notre défunte reine et elle me répondit que seul Arek pourrait la trouver.

— Arek... Soit, je vais lui en parler.

Le roi fit mander Arek et lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

— Va mon fils. Si tu arrives à découvrir la source de l'Eau de l'Immortalité, nous en apporter un peu et guérir ma fille, je te la donnerai en mariage, ainsi que la moitié de mon royaume.

— Même sans cette promesse je tâcherai de ne pas vous décevoir, Sire. Dites moi seulement où je risque de trouver cette fameuse eau.

— Qui peut le savoir, mon fils ? C'est un cadeau, un don, une faveur spéciale que les bonnes fées accordent seulement à la personne qu'elles auront choisie. On raconte qu'elle provient d'une source qui coule quelquefois, et qui tarit soudain. Elle est jalousement gardée par les bonnes fées qui en éloignent ceux qu'elles jugent indignes. Va, cours le monde, demande, cherche partout. Je ne sais si tu parviendras à tes fins, mais dans tous les cas cela te fera du bien de voir d'autres pays, d'autres gens. Les coffres du trésor royal sont à ta disposition. Prends autant d'or et de bijoux que tu voudras. Cela te sera souvent très utile.

- III -

Areknazan partit. Avec son cheval Pazik.

Elle traversa monts et vaux, vit beaucoup de gens étonnants; il lui arriva beaucoup d'aventures. Mais elle ne trouva point d'eau de l'Immortalité.

Un jour, elle mit pied à terre près d'un lac. Il faisait très chaud. Le cheval se désaltéra et Areknazan, à l'abri sous l'ombre frais des arbres, se reposa un peu. Soudain, elle aperçut une volée de pigeons qui vinrent se poser au bord du lac, tout près d'elle. Areknazan se préparait à en abattre quelques uns avec son arc et sa flèche, lorsqu'elle vit, avec grande stupéfaction, que les pigeons se débarrassèrent de leurs plumes, se transformèrent en jeunes filles et se jetèrent à l'eau pour se baigner.

Un moment, la stupeur la cloua sur place. Puis, se ressaisissant, elle décida de leur jouer un bon tour, pour voir ce qui s'en suivrait. Sans faire de bruit, et à pas de loup, elle s'approcha de l'endroit où les pigeons s'étaient débarrassés de leurs plumes, s'empara des deux ailes de l'un d'eux et alla se cacher derrière les buissons.

Peu après, les jeunes filles sortirent de l'eau, se vêtirent de leurs ailes et plumages, se retransformèrent en pigeons et s'envolèrent; toutes, sauf une, qui, se trouvant sans ailes et toute nue, se plongea dans l'eau, en jetant des regards désespérés autour d'elle.

Areknazan sortit de sa cachette et s'approcha de la jeune fille.

— Je t'en prie, supplia cette dernière en s'enfonçant dans l'eau et ne laissant apparaître que sa tête; rends moi mes ailes. Je dois rejoindre mes soeurs. Rends les moi, et je te donnerai tout ce que tu désires. Si tu es un jeune homme, je peux te transformer en fille; la plus belle, la plus heureuse, la plus comblée de toutes.

— Mais comment est-ce possible ? s'étonna Areknazan.

— Tout est possible. Maintenant, si tu es devenue une fille, je désire que tu te transformes en jeune homme. Que ton visage se couvre de duvet, que tes lèvres se recouvrent d'une moustache fine. Rends moi mes ailes et je te donnerai tout ce que tu désires.

Une étonnante torpeur s'empara d'Areknazan. Elle eut une étrange mais très agréable sensation. Son regard tomba sur la surface de l'eau où elle vit le reflet d'un visage, tout ressemblant au sien, mais qui était celui d'un vrai jeune homme.

"Cela ne peut être que moi; pensa-t-elle; mais en homme. Quelle joie ! quel bonheur !"

— Belle fille, ou bonne fée, qui que tu sois, tu as reconnu mon plus grand désir et m'as transformé en jeune homme. Je te rendrai tes ailes, tu t'envoleras librement. Mais puisque tu as des pouvoirs surnaturels, fais moi une autre faveur. Dis moi où se trouve la source de l'eau de l'Immortalité que je cherche depuis si longtemps sans succès aucun.

La jeune fille sourit doucement et répondit :

— L'eau de l'Immortalité ? Rends moi mes ailes et attends moi ici; je t'en apporterai dans un petit flacon. Mais tu dois me jurer de ne t'en servir que pour faire le bien. Si non, de jeune homme que tu es, tu te transformeras en statue de pierre dès que tu t'approcheras de la vieille sorcière de la ville pétrifiée.

Arek ne comprit pas grand' chose aux dernières paroles de la fille, mais sans la faire attendre plus longtemps, lui rendit ses ailes. Aussitôt qu'elle les posa sur ses épaules, elle se transforma en pigeon et s'envola. Peu après, le pigeon réapparut avec, dans son bec, un petit flacon rempli d'eau de l'Immortalité,

le posa délicatement dans la main tendue d'Arek et disparut.

Arek n'en revenait pas de tout ce qui lui arrivait. D'abord, sa métamorphose, puis cette eau qu'il avait pendant si longtemps cherchée en vain et qui lui tombait du ciel comme ça, d'un instant à l'autre...

Plongé dans ses pensées, il ne regardait même pas autour de lui et se laissait guider par son cheval.

Subitement, le cheval s'immobilisa.

Ils étaient arrivés aux portes d'une ville.

C'était une grande ville, avec beaucoup de maisons et de gens dans les rues.

Arek s'approcha d'un groupe d'hommes et leur demanda :

— Bonjour ! Quelle est cette ville et où peuvent descendre les étrangers ?

Pas de réponse.

— Mais je vous parle, ne m'entendez-vous pas ?

Toujours pas de réponse.

"Ils sont peut-être sourds", pensa Arek et voulut toucher l'épaule de l'un d'eux pour attirer son attention.

— Grands dieux ! Que vois-je ? ce sont des statues ! Elles sont si bien sculptées que je les ai prises pour des hommes.

Arek poursuivit son chemin vers le centre de la ville. A chaque pas il se trouvait en présence de nouveaux groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, tous aussi naturels, mais tous taillés dans la pierre.

Voici le marché, des boutiques, des maisons, des chats, des chiens, des légumes et des fruits sur les étalages, et beaucoup d'autres choses encore, mais en pierre. Aucune fumée dans les

cheminées, aucun son, pas la moindre trace de vie.

— J'ai compris ! Cela doit être la ville pétrifiée dont la jeune fille m'avait parlée.

Arek poursuivit son exploration à travers les rues et ruelles de cette étrange ville. C'était comme si la population, surprise dans les différentes occupations de sa vie quotidienne, avait été pétrifiée d'une seconde à l'autre.

"Ce n'est pas possible; il doit y avoir au moins une âme vivante. Si je criais..." pensa Arek.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? Pourquoi tout le monde s'est transformé en pierre ? hurla-t-il.

— Pierre... répondit l'écho des statues.

— Pi...er...re... se fit entendre une voix faible et lointaine.

— Mais j'ai entendu une voix... s'arrêta Arek. Qui est-ce ? cria-t-il encore.

— M...moi... répondit la voix.

Arek put la localiser et se dirigea vers le jardin d'une somptueuse demeure qui avait toutes les apparences d'un palais.

— Parle ! dis n'importe quoi ! je n'arrive pas à te trouver.

— Ici... ici... répondit la voix.

Il finit par découvrir. La voix provenait de la tête vivante d'un homme au corps immobile, pétrifié...

— Qui es-tu ? lui demanda Arek.

— De l'eau... de l'eau... supplia la tête.

— Mais même votre eau est pétrifiée, il n'y a plus d'eau dans votre ville.

— Une... gout-te... une.. gout-te...

— J'ai bien une goutte d'eau sur moi, mais comment

apaiserait-elle ta soif ?

— Don..ne..., don..ne...

Arek sortit le flacon et versa quelques gouttes de son contenu dans la bouche du malheureux.

Ce dernier eut un sursaut et, ô miracle ! commença à bouger ses membres et bientôt, se mit à courir tout en criant à Arek :

— Vite ! suis moi ! fuyons ! il faut te cacher avant que cette horrible sorcière ne revienne.

Arek attacha la bride de son cheval à un arbre et suivit l'homme.

— Je ne comprends toujours pas de quel monstre vous parlez et pourquoi vous en avez si peur ; demanda-t-il une fois qu'ils furent à l'abri dans le palais.

— C'est une horrible sorcière. Elle a transformé toute notre ville et ses habitants en statues de pierre. Chaque jour, à heure fixe, elle vient contempler son oeuvre diabolique et s'en réjouir. Elle peut arriver d'un instant à l'autre et si elle nous trouve vivants, elle nous transformera en pierre.

— J'ai enfin compris. Mais comment se fait-il qu'elle ait épargné ta tête ?

— Pour ne me faire souffrir que davantage. Je suis le roi de cette malheureuse ville. Elle pétrifia mon corps mais laissa ma tête vivante "Pour que tu t'aperçoives chaque instant de ta nullité devant mon pouvoir" me dit-elle.

— En quoi consistent sa force et son pouvoir ?

— Tout son pouvoir magique se trouve dans ses baguettes.

— Si nous lui enlevions ces fameuses baguettes.

— Il faudrait d'abord s'approcher d'elle. Seules les bonnes fées pourraient le faire sans crainte, ou à défaut des fées, quelqu'un de leurs protégés.

— J'ai comme un pressentiment que les bonnes fées nous protégeront; répondit Arek et raconta son aventure avec la fille-pigeon.

— Dans ce cas, se réjouit le roi, nous ne risquons rien. C'est le ciel qui t'envoie. Je m'approcherai d'elle, tu te cacheras près de moi, et au moment où elle voudra m'attaquer, tu lui arracheras ses baguettes. Mais la voilà qui approche, attention mon fils.

— Ne crains rien. Nous arriverons à la désarmer.

Ils redescendirent dans le jardin. Arek se cacha derrière un tronc d'arbre.

La sorcière ne se fit point attendre. Elle s'approcha du roi et fut saisie d'étonnement furieux.

— Que vois-je ? Qui t'a donné la vie ? Attends un peu ! Baguettes, ô baguettes, achevez votre oeuvre !

Le bras prolongé d'une baguette en l'air, la sorcière se préparait à sauter sur le roi pour le frapper, lorsque, en un clin d'oeil, Arek bondit hors de sa cachette, la saisit par les cheveux et la jeta par terre avec une telle force, qu'elle y demeura presque sans vie. Arek s'empara des baguettes, au nombre de trois, et, aidé du roi, ficela les pieds et les poings de la sorcière.

— Comment te punir, détestable vieille ! s'écria le roi.

— Cela m'est égal maintenant, répondit-elle. Je le savais, c'était écrit; mon destin prendrait fin le jour où une fille trans-

formée en garçon se mettrait sur mon chemin.

— Je te punirai avec la plus profonde joie, répondit Arek. Mais auparavant, tu dois redonner la vie à cette ville.

— Soit ! qu'elle revive ! Que les nuages grondent ! Que la foudre tombe ! Que les sources rejaillissent ! Hommes, animaux, bêtes féroces et oiseaux, je vous délie de votre malédiction !

A peine avait-elle achevé sa phrase, que la ville se mit soudain à revivre. Tous les bruits, tous les mouvements interrompus par la malédiction de la sorcière reprirent là où ils s'étaient arrêtés. Un coq achevait son chant, une mère finissait d'habiller son enfant, un marchand de légumes rendait la monnaie à une cliente. Et ainsi de suite pour tous les autres. Personne, hormis le roi, ne se rendit compte de rien.

— Que faire maintenant de cette créature du diable ; demanda le roi.

— Jetons les baguettes dans la mer et laissons la partir ; elle n'aura plus aucun pouvoir maléfique ; proposa Arek.

— Jetez moi aussi dans la mer ; supplia la sorcière. Libérez moi de ma vie. Voilà bientôt mille ans que je suis l'instrument aveugle du Malin ; je n'ai fait que du mal sans avoir connu ce qu'était le bien. Tuez moi ! Vous me délivrerez.

C'est l'instant que choisirent le vizir et le sénéchal du roi pour se présenter devant leur souverain :

— Majesté, l'armée est prête et nous n'attendons plus que vos ordres.

— Et pourquoi est-elle prête ? s'étonna le roi.

— Mais... nous avons agi selon vos ordres précis. L'enne-

mi s'approche de notre ville, il faut lui barrer le chemin.

— Attendez ! Ah ! oui... je me souviens maintenant. C'était il y a quarante ans, le jour où nous avons été pétrifiés. Les armées ennemies envahirent notre ville, mais nous trouvant tous changés en statues de pierre, s'enfuirent affolées.

Le vizir et le sénéchal se regardèrent et chuchotèrent :

— Le roi est subitement devenu fou; il choisit mal son moment.

— Voyez-vous cette vieille ? C'est elle qui vous a tous pétrifiés. Cela se passait quarante ans auparavant; expliqua le roi.

Le vizir et le sénéchal firent semblant d'approuver les paroles du roi, mais leurs soupçons ne faisaient que se confirmer.

"Il n'y a plus aucun doute possible, le roi a perdu la raison."

— C'est grâce à lui, — continuait le roi en montrant Arek — que nous avons retrouvé la vie. Grâce à cette fille transformée en garçon qui me ranima avec l'eau de l'Immortalité qu'il avait reçue d'une fille transformée en pigeon. Maintenant, je vous ordonne de jeter cette sorcière et ses baguettes maléfiques dans la mer.

Le vizir et le sénéchal hochèrent tristement la tête et se consultèrent tout bas :

— Une fille transformée en garçon, une autre fille transformée en pigeon, de l'eau de l'Immortalité, quarante ans de pétrification... Il n'y a pas à hésiter. Notre roi, hélas ! a perdu la raison au moment même où l'ennemi est à nos portes. Il faut le remplacer.

Leurs soupçons étaient compréhensibles. Le vizir achevait de déjeuner, le sénéchal sortait de chez lui lorsque la malédiction de la sorcière immobilisa la ville. Quand ils furent ranimés, le vizir se leva de table, le sénéchal ouvrit la grille de son jardin et tous deux se rendirent auprès du roi. Comment pouvaient-ils se douter qu'ils étaient restés sans vie pendant quarante ans ?

— Tu sais quoi, Majesté, intervint Arek. Ces gens là ne croient pas à une seule de tes paroles. Ils te prennent pour un fou. C'est très dangereux. Attends un peu, je vais leur prouver la véracité de tes paroles.

Puis, se tournant vers les deux hommes, il poursuivit :

— Venez, n'ayez pas de doutes. Regardez comment je vais punir cette sorcière.

Il prit une des baguettes,

"Au nom du Malin, transforme-toi en pierre !" et il frappa la vieille. Mais elle ne se transforma qu'en âne et se mit à braire...

— Tiens ! tiens ! Chacune de ces baguettes aurait-elle un pouvoir différent ? s'exclama Arek. Essayons la seconde.

"Je te maudis, vieille sorcière; transforme-toi en statue de pierre !"

Cette fois-ci elle se transforma en corbeau et voulut s'envoler. Heureusement ses pieds étaient ficelés !

Arek prit donc la troisième baguette et dès qu'il la toucha, la vieille se transforma en statue.

Le vizir et le sénéchal restèrent sans voix. Ils finirent par se rendre à l'évidence.

Le roi et toute la population reconnaissants, voulaient

garder Arek auprès d'eux et le vénérer comme leur sauveur. Ils érigèrent sa statue en or. Ils voulaient en faire leur prince héritier. Mais Arek se dépêcha de rentrer. Il avait vu en songe, que la princesse Nénuphar se trouvait au seuil de la mort.

- V -

Nénuphar vit ses dernières heures. Ni les plaisanteries du bouffon, ni les soins des médecins. ni les supplications de son père, rien, plus rien n'agit sur elle.

Etendue sans forces, elle ne peut plus ouvrir la bouche, ni bouger la main. Toute la Cour assemblée prie le Créateur d'accomplir un miracle et de sauver la princesse.

Soudain, un vent d'espoir souffle sur l'assistance :

— Arek est de retour...

La fidèle servante de Nénuphar court auprès d'Arek :

— Vite, fais vite, elle se meurt...

Arek se dépêche. On lui fait de la place. Il sort son flacon et verse une goutte d'eau sur les lèvres de Nénuphar...

Elle ouvre les yeux, ses joues se colorent. Elle reconnaît Arek... Ne croyant pas ses yeux, elle les referme pour y garder l'image de l'être adoré.

Puis elle se risque à les rouvrir de nouveau.

Oui Arek est là, penché sur elle ! Elle ne rêve pas ! Il lui sourit !

Le roi et l'assistance voient le miracle tant espéré s'accomplir devant leurs yeux. Ils entourent Arek. Chacun veut

le toucher, l'embrasser, le féliciter.

Nénuphar en profite pour sauter hors du lit et se parer de ses plus belles robes.



Tout se termina, évidemment, par le mariage d'Arek et de Nénuphar, au milieu des réjouissances populaires qui durèrent quarante jours et quarantes nuits. Les demoiselles d'honneur les plus remarquées furent les deux soeurs d'Arek qui les avait fait mander. Elles aussi se marièrent et furent très heureuses comme Arek et Nénuphar, dont la lune de miel dura toute leur vie.



LES "FOUS" DE SASSOUN

Epopée populaire

Chant Premier

SANASSAR ET BALTHAZAR

LE peuple d'Arménie vivait heureux sous le règne de Kakig, bon prince, riche, aimé de son peuple.

Mais le trésor le plus inestimable de Kakig était sa fille unique, Dzovinar, d'une beauté tellement éclatante, qu'elle pourrait dire aux astres, au soleil, "Cachez vous, je suis là". Elle ressemblait à la pleine lune paraissant derrière sept collines.

Un jour, le calife de Bagdad décida de conquérir l'Arménie. Il vint avec une grande armée, tua, massacra, détruisit tout ce qu'il put, et en dernier ressort assiégea la forteresse du roi Kakig. Celui-ci se défendit tant bien que mal, mais la cause lui

semblait perdue d'avance : l'armée de son ennemi était dix fois, vingt fois plus puissante que la sienne, et finirait par prendre d'assaut sa dernière forteresse. Mais Kakig combattait quand même, essayant de repousser les attaques de ses ennemis, décidé à résister jusqu'à la fin.

Un soir, pendant une courte trêve des hostilités, Dzovinar voulut prendre un peu d'air sur les remparts. C'était la pleine lune, mais dès qu'apparut la princesse, la lune cessa de briller.

Le calife de Bagdad, Sennacherib de son nom, s'étonna de ce phénomène, sortit de sa tente, leva les yeux vers les remparts de la forteresse, et... aperçut la princesse. Ce fut le coup de foudre. A partir de cet instant, plus rien ne compta pour lui.

Dès le lendemain matin, il envoya ses émissaires auprès de Kakig, lui promettant de retirer ses armées du sol d'Arménie, si Kakig consentait à lui accorder la main de sa fille.

Kakig chancela. Il aimait son peuple, il aimait sa fille; et il lui fallait choisir entre ces deux. Choix déchirant, choix cruel.

Lorsqu'elle connut la proposition du calife de Bagdad, Dzovinar n'hésita pas une seconde. Elle décida pour son père :

— On m'a révélé que le sort de notre peuple se trouve entre mes mains, lui dit-elle. Le destin a voulu qu'il en soit ainsi. Mon devoir me commande d'épouser le calife. Je sais bien que mon bonheur sera perdu à jamais, mais la vie de nos gens et la paix de notre pays importent plus que mon bonheur. J'exige donc que tu acceptes la condition posée par le calife.

Kakig, éperdu de chagrin, dut céder.

Mais Dzovinar, avant de se rendre auprès de cet époux qui s'imposait, posa, elle aussi, ses conditions. Elle voulut,

d'abord, avoir la permission de se rendre en pèlerinage à une église bâtie sur les flancs de la Montagne Bleue. Ensuite, elle arracha la promesse formelle que le calife ne s'approcherait pas d'elle pendant les quarante jours suivant les cérémonies du mariage.

Sennacherib accepta tout ce qu'on lui demandait.

Donc, accompagnée de ses dames d'honneur, Dzovinar se rendit à cette église, pria longtemps avec elles, puis, le soir venu, se mit en route pour retrouver le calife. Chemin faisant, elle s'arrêta devant une source à l'eau limpide, et se désaltéra en buvant à deux reprises dans le creux de sa main. A sa grande stupéfaction, la source tarit aussitôt.

Après les cérémonies du mariage qui ne réjouirent que le calife, Dzovinar partit à Bagdad avec son époux.

Celui-ci avait du mal à tenir sa promesse, mais la parole donnée est sacrée; il ne s'approcha donc pas de sa femme pendant quarante jours.

Le quarante et unième jour, Dzovinar sut qu'elle allait avoir un enfant. Son étonnement fut de courte durée, car un ange lui apparut et lui révéla que sa conception provenait de l'eau de source qu'elle avait bue sur la Montagne Bleue.

A l'annonce de la nouvelle, le calife fut malade de jalousie :

— Qui est le père de cet enfant ? hurla-t-il.

— Mais, vous...

— Comment se fait-il ? Je ne vous ai même pas touchée. Dzovinar essaya de le persuader :

— Vous êtes si fort et si puissant, que votre voix seule et

votre simple présence me fécondèrent...

Cette explication ne le satisfaisait point.

Alors, Dzovinar lui conta l'histoire de la source, les révélations de l'ange. Le calife pensa qu'elle se moquait de lui. Il ordonna que Dzovinar fût exécutée.

— Mon maître tout puissant, supplia la jeune femme en se jetant aux pieds de son époux, je jure d'avoir dit la vérité. Mais si vous refusez de me croire, épargnez moi au moins jusqu'à ma délivrance.

— Soit, concéda le calife qui aimait toujours sa femme malgré ses soupçons.

Exactement neuf mois, neuf jours et neuf heures après, Dzovinar mit au monde, par voie buccale, deux enfants mâles. Elle les nomma Sanassar et Balthazar.

— Maintenant, fais tes dernières prières, lui dit le calife. Toi et les enfants serez sacrifiés à mes dieux (il était païen).

— Que feraient tes dieux de deux nouveaux-nés ? supplia Dzovinar. Attends jusqu'à leur dixième année. Le sacrifice n'aura que plus de valeur.

Elle parla tant et si bien, qu'elle persuada le calife.

Les enfants normaux grandissent de mois en mois, d'année en année. Mais Sanassar et Balthazar grandissaient de jour en jour, d'heure en heure. A l'âge de sept ans, ils mesuraient déjà sept pieds et pesaient deux cent livres.

A la fin de leur dixième année, ils furent convoqués par leur mère et mis au courant du sort qui les attendait. Aussi, lorsque se présentèrent les sbires du calife chargés d'accompagner les deux garçons jusqu'au temple, lieu du sacrifice, Sanassar et

Balthazar se ruèrent sur eux et les massacrèrent.

C'est seulement alors que le calife fut persuadé de l'innocence de sa femme : la force de ces garçons était surnaturelle et ne pouvait provenir que de l'eau de la Montagne Bleue.

Mais la menace d'être sacrifiés aux dieux du calife était toujours présente. Les deux frères, excédés, décidèrent d'en finir une fois pour toutes en se jetant à l'eau.

Arrivé au bord de la mer, Balthazar, pris de peur, recula. Mais Sanassar s'y jeta.

Miracle ! Les flots s'ouvrirent devant lui et le laissèrent descendre jusqu'au fond de la mer. Rien d'étonnant, car, conçu de l'eau, Sanassar s'y trouvait dans son élément naturel.

Arrivé au fond de la mer, Sanassar, non remis de son étonnement de ne point s'être noyé, regarda autour de lui en se frottant les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Il se trouvait au milieu d'un jardin édénique et, à quelques pas de lui, se tenait une jument magnifique. C'était la Jument Bleue, complètement équipée, et, suspendus de sa selle, l'Épée Fulgurante, la Sainte Croix de la Guerre et tous autres armes et armures nécessaires à un guerrier.

Sanassar essaya de monter sur la Jument Bleue, mais n'arriva point à la maîtriser. A ce moment précis, une force inexplicable le poussa vers le centre du jardin et l'obligea à boire de l'eau de la fontaine qui y jaillissait. Ce fut comme si mille tonnerres tonnaient en même temps. Sanassar, de plus en plus étonné, se découvrit soudain une force surnaturelle grandissante. Le vacarme s'arrêta aussi soudainement qu'il avait commencé. Sanassar se secoua pour s'assurer qu'il ne lui était arrivé aucun

mal, et à pas lourds s'approcha de la Jument Bleue. L'animal farouche de tout à l'heure, devenu doux comme un agneau, non seulement ne résista plus, mais encore plia ses jambes de devant comme pour inviter Sanassar à monter sur lui.

La Jument Bleue avait trouvé son maître.

Sanassar s'empara de l'Épée Fulgurante, de la Sainte Croix de la Guerre, ainsi que des autres armes et armures, puis ordonna à la jument de le ramener à la surface de l'eau (car elle comprenait le langage des hommes).



Sur la plage, Balthazar pleurait la mort de son frère et regrettait amèrement de ne pas l'avoir suivi. Soudain, il vit, et avec quel effroi, un énorme géant galoper droit sur lui. Il se leva d'un bond et voulut s'enfuir.

— Attends moi, Balthazar ! Mais reconnais moi, je suis ton frère ! cria Sanassar.

Les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Sanassar raconta ses aventures. Balthazar se réjouit. Et tous deux firent demi tour, rentrèrent à Bagdad, tuèrent le méchant calife qui persistait à vouloir les sacrifier à ses dieux, délivrèrent leur mère et décidèrent d'aller s'installer dans un coin désert où personne ne les dérangerait.

Après de longues recherches, ils trouvèrent dans une région montagneuse un endroit qui leur convenait; taillant de leurs propres mains d'énormes blocs de pierre, ils bâtirent leur maison et l'appelèrent Sassoun.

Le bruit se répandit bientôt dans toute la région, que deux frères, deux braves, s'étaient installés à leur proximité. Tous les opprimés, tous ceux qui voulaient vivre et travailler paisiblement, décidèrent d'aller trouver ces deux frères et de solliciter leur protection. Sanassar et Balthazar réservèrent un bon accueil à ces braves gens, leur permirent de bâtir leurs maisons autour de la leur, et, bientôt, Sassoun devint une grande ville, dont les habitants étaient si contents de leurs maîtres, que partout ils en chantèrent les louanges.

La renommée des deux frères franchit les mers et les montagnes et parvint jusqu'à la Ville d'Airain, dont la princesse s'appelait Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds.

Une nuit, cette princesse d'une beauté inimaginable, vit Sanassar dans son rêve. Elle se réveilla en sursaut et constata avec stupeur, qu'elle était tombée éperdument amoureuse de Sanassar. C'était incroyable ! Elle, qui avait fait souffrir les coeurs de tous les princes du monde sans en trouver un à son goût, elle, qui, jusqu'alors tenait à sa liberté plus qu'à tout au monde, elle, enfin, qui se croyait au dessus de tout, elle était tombée amoureuse d'un homme qu'elle ne connaissait même pas, si ce n'est pour l'avoir vu en songe...

Que faire ?

Elle pleura un peu, réfléchit beaucoup et décida enfin d'écrire une lettre à Sanassar, lui déclarant son amour et l'invitant à venir auprès d'elle. C'est le Vent du Sud qu'elle chargea de remettre sa lettre à son destinataire.

Au reçu de ce message, Sanassar fut très flatté dans son orgueil de mâle. Et, sans perdre de temps, il se mit en route pour

la Ville d'Airain.

Chemin faisant, il rencontra un vieillard qui lui fit signe de s'arrêter.

— Que me veux-tu, vieillard ? lui demanda Sanassar.

— Je suis un Ange déguisé en vieillard. Je te conseillerais vivement de ne point te rendre à cette Ville d'Airain, mais je sais que tu iras quand même. Aussi, ne vais-je te donner qu'un conseil de prudence : prends bien soin de saluer tout homme, bête, plante ou pierre que tu rencontreras sur ton chemin. La princesse Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds est une enchantresse, son pays entier et tous ses habitants son enchantés.

Sanassar remercia le vieillard, lui promit de ne pas oublier son conseil, et s'en fut vers la ville.

Comme il s'y attendait, il rencontra beaucoup d'êtres bizarres; un renard qui sautait d'une cime d'arbre à l'autre en disant : "Que de soucis ! mon Dieu, que de soucis !" Sanassar le salua et continua son chemin. Un homme accroupi devant un moulin à eau, et qui, tout en buvant sans arrêt de cette eau, criait à tue tête : "Au secours ! je meurs de soif !" Sanassar le salua aussi, et passa. Un boulanger, qui, tout en mangeant pain après pain, se lamentait : "Je meurs de faim !" Sanassar salua celui-ci aussi, et continua son chemin.

Ainsi saluant tout homme, animal, plante ou pierre qu'il rencontrait, il pénétra dans la Ville d'Airain. Mais, devant les portes de la ville, se tenait un petit animal bien sale, que Sanassar ne remarqua même pas, et passa sans le saluer.

La nuit tombait lorsqu'il arriva au centre de la ville. Là, sur la place publique, il vit quarante hommes à la barbe blanche,

au regard fatigué.

— Bonjour à vous tous ! salua Sanassar.

— Bonjour, que Dieu soit avec toi, pauvre jeune homme, répondirent-ils.

— Pourquoi pauvre ? s'étonna Sanassar.

— Parceque demain tu seras comme nous.

— Qu'est-ce à dire ? Pourquoi voulez-vous que je vieillisse en une nuit ?

— Vois-tu, lui répondirent-ils, nous aussi, il y a très peu de temps, étions jeunes et beaux comme toi. Chacun de nous voulait épouser la princesse. Mais ne nous trouvant pas à son goût, elle jeta un sort sur nous et nous transforma en vieillards. Aussi, si tu es venu pour elle, ne perds pas une minute, retourne d'où tu viens, avant d'être réduit à notre sort.

Sanassar, rusé, répondit qu'il n'avait même pas entendu parler de Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds, et s'éloigna de ces pauvres vieillards. D'abord, il alla cacher Jument Bleue loin de la ville, puis y revint à pied et se mit en quête d'un abri pour la nuit.

Un habitant de cette ville, un vieillard au coeur généreux, lui proposa de l'emmener chez lui. Sanassar accepta avec gratitude.

Après le dîner, Sanassar voulut questionner son hôte sur le roi de la Ville d'Airain, sur les quarante prétendants prématurément vieillis et sur les charmes de la belle princesse.

— Si tu es venu pour cette enchanteresse, s'alarma le vieillard, je n'ai qu'un conseil à te donner; pars sans perdre une minute.

— Mais non, mentit Sanassar; je n'avais même pas entendu parler d'elle; je voyage pour voir le monde; la nuit m'a surpris aux abords de votre ville; dès demain matin je poursuivrai mon chemin. Mais puisque nous en parlons, dis moi d'où provient la magie de la princesse ?

— Eh bien ! voilà. Il y a une pomme en or placée sur une des tourelles de la forteresse du roi; Celui qui parviendrait à s'emparer de cette pomme, mettrait fin au pouvoir magique de la princesse et, en même temps, pourrait prétendre à sa main.

Sanassar remercia son hôte pour ces renseignements, et prétendant une grande fatigue, alla se coucher.

Lorsqu'il fut certain que son hôte était plongé dans un profond sommeil, il se leva de son lit et, à pas de loup, sortit de la maison. Il retrouva la Jument Bleue là où il l'avait laissée, sauta sur elle, se signa par trois fois, chuchota dans l'oreille de la jument ce qu'il attendait d'elle. Celle-ci prit tout son élan, s'élança vers la citadelle, bondit jusqu'à la tourelle. Sanassar n'eut qu'à étendre la main pour s'emparer de la fameuse pomme en or. Puis, il revint devant la maison du vieillard, revoya la Jument Bleue et toujours sans faire le moindre bruit, regagna son lit.

Au petit matin, toute la ville était sens dessus-dessous. La nouvelle de la disparition de la pomme en or avait fait l'effet d'une bombe.

Le roi, furieux, ordonna à ses hommes de retrouver coûte que coûte le voleur :

“Trouvez le et emmenez le devant moi; je serais curieux de voir cet homme avant de lui faire trancher la tête.”

Les sbires du roi fouillèrent toutes les maisons de la ville, enquêtant tout particulièrement sur les étrangers arrivés depuis la veille.

L'hôte de Sanassar, quoique persuadé de l'innocence de son invité, préférait néanmoins le cacher, afin de lui éviter toute mésaventure fâcheuse. Mais notre héros, au contraire, appela les sbires, leur montra la pomme et leur déclara :

— Allez dire à votre roi, que vous avez trouvé et la pomme et son voleur.

Le roi, toujours furieux, fit demander à Sanassar de se constituer prisonnier.

— Prisonnier ? s'exclama Sanassar; vous voulez rire ? Allez dire à votre roi que j'exige un combat singulier.

Et à peine les hommes s'étaient-ils éloignés pour informer leur roi, que Sanassar bondit hors de la maison, siffla la Jument Bleue, sauta en selle, se rendit auprès de la princesse, se fit ouvrir la porte :

— Me voici, lui dit-il; je viens t'emmener avec moi; si tu veux me suivre de ton plein gré, tant mieux; si non, tant pis pour toi; je rentre chez moi; des princesses comme toi, il y en a par centaines.

La princesse n'entendit même pas ces dernières paroles. Au vu de ce jeune homme cent fois plus beau et plus fort que celui apparu dans son rêve, elle était tombée évanouie de bonheur.

— Mon amour, dit-elle en rouvrant les yeux; mon coeur t'appartient. Je te suivrai jusqu'au bout du monde.

Le petit animal sale que Sanassar avait oublié de saluer

(et qui, en réalité, était un ancien prétendant transformé en animal), les vit sortir du palais et se mit à crier à tue tête :

— Venez vite ! Ils s'enfuient ! Sanassar et Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds s'enfuient ensemble !

Le roi, ses soldats, toute la population de la ville se mirent à la poursuite de nos deux amoureux. Il est peut-être possible de compter les étoiles du firmament, les grains de sable sur une plage, mais il était impossible de compter les poursuivants, tellement ils étaient nombreux.

Sanassar déposa la princesse en un lieu sûr, puis fit demi-tour pour affronter le roi et ses hommes.

Il se signa par trois fois, caressa la Sainte Croix de la Guerre enroulée autour de son bras droit, dégaina son Epée Fulgurante, éperonna la Jument Bleue et fonça sur ses ennemis.

Ce fut un combat terrible. Pendant quarante jours et quarante nuits terre et ciel furent enveloppés de poussière. Sanassar frappait à droite, à gauche; mais pour un ennemi tué il en surgissait cent.



Laissons Sanassar un instant, et allons voir que devient, pendant ce temps, son frère Balthazar.

Celui-ci s'ennuyait de son frère aîné. Dès le premier jour de leur séparation, il avait essayé de tuer le temps en chassant et surtout en dormant.

Or, un matin en se réveillant d'un de ses sommes, il regarda le ciel et vit l'astre de Sanassar pâlir petit à petit.

“Aucun doute possible, pensa-t-il; mon frère a des ennuis graves; il faut que j'accoure à son secours.”

Il se prépara en hâte, sauta sur son cheval, qui, en un clin d'oeil, l'emmena en plein centre de bataille.

Le roi et ses hommes se trouvèrent pris entre deux feux : Sanassar d'un côté et Balthazar de l'autre, fauchaient les têtes ennemies, bientôt, il n'en resta plus et les deux frères se retrouvèrent nez à nez. Ils se reconnurent à temps et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Où est-elle s'enquit Balthazar. Ne me réponds surtout pas que tu t'es battu pour rien.

— Elle est en lieu sûr; allons la chercher.

Ils retrouvèrent Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds là où Sanassar l'avait laissée, tremblante d'angoisse.

Elle voulait s'éloigner au plus vite de ce pays qui avait été le sien.

— Pas si vite ! répondit Sanassar. Je tiens d'abord à ce que tu délivres de leur enchantement les quarante vieillards et tous les autres qui étaient venus pour toi.

Ils retournèrent donc à la Ville d'Airain; la princesse rendit leur aspect primitif à tous ses soupirants qui n'en finissaient pas de bénir Sanassar, en lui jurant une amitié éternelle.

Puis, les deux frères emmenèrent la princesse à Sassoun.

Les réjouissances du mariage durèrent sept jours et sept nuits.

Dieu bénit leur union, de laquelle naquirent trois enfants. L'aîné fut appelé Meher, le second Verko, et le troisième Ohan. Meher était encore plus fort que son père. Verko n'était bon à

rien. Ohan avait une voix tellement forte, que pour éviter d'éclater en morceaux, il lui fallait, avant de crier, s'envelopper dans sept peaux de taureaux.

Balthazar trouva une femme dans un pays lointain, et y vécut le restant de ses jours.

Sanassar, Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds et leurs trois enfants vécurent heureux pendant très longtemps.

Mais vint le jour où Sanassar sentit sa fin approcher. Il fit creuser sa propre tombe, prit les derniers sacrements, puis appela ses enfants à son chevet :

— Soyez généreux envers vos ennemis, leur recommanda-t-il; ne reniez jamais la parole donnée; ne faites pas de faux serments; prenez bien soin de la Jument Bleue; n'oubliez jamais de vous signer et de faire vos prières avant chaque combat; soutenez-vous toujours entre frères; aimez votre peuple.

Et il rendit le dernier soupir.

Chant Deuxième

MEHER LE LION

A la mort de Sanassar, le peuple de Sassoun pleura un peu, pria beaucoup pour le repos de son âme, puis investit le petit Meher âgé de sept ans comme le nouveau chef de la Maison de Sassoun, sous la tutelle de Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds.

Elle gouverna très sagement; mais, que voulez-vous, elle n'était après tout qu'une faible femme. Aslimelek, roi de Meser, en profita pour se proclamer suzerain de Sassoun.

Les années passèrent. Meher atteint l'âge de quinze ans.

Les représentants du peuple se réunirent en conseil, et décidèrent que Meher était maintenant assez grand pour gouverner tout seul. Et, en présence de tous ses sujets réunis, lui remi-

rent en grande pompe, la Jument Bleue, l'Épée Fulgurante, la Sainte Croix de la Guerre, ainsi que les armes et armures de son père.

Quelque temps après ces cérémonies, ses sujets affolés envahirent sa maison :

— Pour l'amour de Dieu, fais quelque chose, délivre nous, Meher. Nous allons tous mourir de faim; il n'y a plus de blé ni de farine dans le pays.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Il se passe qu'un énorme lion a élu domicile sur le chemin d'Alep et de Damas d'où provient notre blé. Ce lion ne laisse passer personne, et personne n'ose l'approcher pour nous débarrasser de cette malédiction.

Meher n'avait jamais vu de lion. Il se l'imaginait sous les traits d'un dragon ou de tout autre monstre encore plus affreux.

Lorsqu'il le vit tel qu'il était, à peine aussi gros qu'un veau, il se fâcha :

— Vous me parliez de monstre, et je ne découvre qu'un pauvre petit animal. Que personne ne touche à ses armes; je veux vous l'enlever d'ici tout seul et avec mes seuls bras.

Il se précipita sur le lion, l'attrapa par les deux mâchoires, les écarta l'une de l'autre et déchira l'animal en deux.

On le surnomma Meher le Lion.

×

Sa renommée allait en grandissant. Ce qui ne manquait pas d'inquiéter Géant Blanc, le méchant roi de Khelat.

"Si cela continue ainsi, je trouverai tôt ou tard ce Meher

sur mon chemin; il voudra s'emparer de ma ville et me chasser de mes terres; il vaut mieux en finir dès maintenant," se dit-il.

Il envoya donc une lettre à Meher, l'invitant à l'affronter dans un combat singulier.

Au reçu de la missive, Meher s'étonna fort; quel mal avait-il fait à Géant Blanc ? Et d'abord, qui était-il ? Il se renseigna, et lorsqu'on lui apprit que c'était un méchant homme, il décida de se rendre à son invitation.

La mère de Meher essaya d'abord de l'en dissuader :

— Tu es encore très jeune et la réputation de Géant Blanc n'est pas à faire; tout le monde sait qu'il est imbattable. Patiente-toi encore quelques années, attends d'avoir vingt ans.

— La patience est une bonne chose, mais elle vieillit son homme. J'ai décidé que j'irai.

— Dans ce cas, écoute au moins mes conseils. Va mettre les armures de ton père, attache l'Épée Fulgurante à ta ceinture, monte sur la Jument Bleue, et n'oublie surtout pas de te signer par trois fois avant tout combat.

Meher se mit en route. Monts et vallées défilèrent sous les sabots de Jument Bleue.

A la tombée de la nuit, Meher arriva près d'une source gardée par deux géants. Il se rappela qu'il avait soif. Il mit pied à terre mais les géants voulurent l'empêcher de boire :

— C'est défendu; cette source appartient à Géant Blanc et nous en sommes les gardiens. Personne d'autre que lui n'a le droit de boire de cette eau.

Le sang de Meher ne fit qu'un tour dans ses veines. Il se précipita sur les géants, les attrapa par le cou, les cogna l'un contre l'autre :

— Cela vous apprendra à vouloir m'empêcher de boire quand j'ai soif.

Le premier géant tomba raide mort. Le second, blessé sérieusement, s'enfuit aussi rapidement qu'il put le faire.

Meher prit son temps, se rafraîchit le visage, laissa Jument Bleue se désaltérer à son tour, puis se souvint du géant fugitif. En suivant les traces de sang, il n'eut aucun mal à le retrouver. Il était allongé aux pieds d'une belle fille attachée à un arbre.

Meher détacha les liens de la jeune fille; mais elle restait comme figée. La jeunesse, la force et la beauté virile de Meher lui avaient coupé le souffle. Elle en tomba amoureuse sur le champ.

— Qui es-tu ? Pourquoi te garde-t-on prisonnière ? demanda Meher.

Elle fit un grand effort pour retrouver ses sens :

— Je suis la fille de Aslimelek, roi de Meser. Je m'appelle Dame Ismile. Voici bientôt dix ans, Géant Blanc attaqua notre pays. Curieuse comme j'étais, je regardais les combattants par dessus les murs de notre jardin, lorsque, soudain, Géant Blanc surgit devant moi, m'empoigna, m'enleva. Et depuis, je suis sa prisonnière. Il m'a menacée de me garder attachée à cet arbre jusqu'à ce que je consente à devenir sa femme. Mais je ne le veux pas. Je le hais ! Ah ! si quelqu'un pouvait le tuer, je deviendrais son esclave. Mais hélas ! Géant Blanc est imbattable.

— Et d'où provient sa force ?

— Il me l'a révélé dans un moment de faiblesse; le secret de sa force, c'est Buffle Noir, sa monture. Si Buffle Noir meurt,

Géant Blanc devient vulnérable.

— Et où peut-on trouver Buffle Noir ?

— Au bord des étangs, derrière la septième colline.

Meher sauta sur Jument Bleue; il n'eut même pas besoin de la guider; elle avait compris. Elle ne fit qu'un bond et s'immobilisa devant Buffle Noir.

Meher se signa par trois fois et fonça sur la bête. Le combat fut de courte durée. La main de Dieu guida celle de Meher, qui planta l'Épée Fulgurante entre les yeux de Buffle Noir.

Un autre bond, et Jument Bleue déposa Meher devant Dame Ismile. Seulement, elle n'était plus seule. Géant Blanc se dressait à côté d'elle, prêt à foncer sur Meher.

— Tu voulais me voir ? me voici ! cria notre héros.

Le combat des deux géants fut terrible. Le sol tremblait sous leurs pieds, des étincelles jaillissaient de chaque heurt de leurs épées. Mais Géant Blanc, dépourvu, par la mort de Buffle Noir, de la force mystérieuse qui le rendait imbattable, finit par succomber.

Meher raccompagna Dame Ismile jusqu'à Meser, la remit à son père, Aslimelek. Celui-ci, le cœur rempli de gratitude, déclara que le peuple de Sassoun ne lui était plus redevable d'impôts, combla Meher de présents et d'honneurs, insista pour le garder dans son palais aussi longtemps que Meher le désirait.

Meher, lui aussi, finit par tomber amoureux de Dame Ismile. Mais leur amour était impossible; ils ne pouvaient se marier étant de races et de religions différentes.

La mort dans l'âme, Meher retourna à Sassoun.



Quelques années passèrent.

Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds et les Grands de Sassoun, soucieux d'assurer la continuité de la dynastie, insistèrent pour que Meher prenne femme. Il refusa d'abord avec véhémence, puis, avec moins de conviction; et finalement, il céda.

L'élue s'appelait Armaghan, une très belle princesse, qui fit de son mieux pour rendre Meher heureux. Mais il faut avouer qu'il était de mauvaise foi; il ne faisait aucun effort pour oublier Dame Ismile. Armaghan et Meher ne furent donc jamais follement heureux, mais néanmoins, régnerent bien. Les ennemis n'osaient attaquer Sassoun; le commerce prospéra, le pays s'enrichit, la population augmenta.



Dame Ismile, de son côté, se maria. Elle non plus ne parvenait pas à oublier Meher; ce qui rendait son mari fou de jalousie.

A la mort d'Aslimelek, le mari de Dame Ismile fut proclamé roi de Meser. Et dès cet instant, il n'eut plus qu'une idée en tête : attaquer Sassoun, combattre Meher, le rendre à sa merci, le tuer si possible et se proclamer suzerain de Sassoun.

Il leva donc une grande armée et se mit en route vers Sassoun.

Meher comprenait la haine du nouveau Melek d'autant mieux qu'il partageait ses sentiments.

— Ecoute, lui fit-il dire par l'un de ses émissaires, lorsque les armées de Meser apparurent sur le sol de Sassoun; tu me hais, je te hais; tout le monde sait cela. Mais pourquoi faire tuer nos pauvres soldats? C'est une question à régler entre toi et moi. Affrontons-nous dans un combat singulier, et ne mêlons pas tout ce monde à nos histoires de femmes.

Le roi de Meser ne demandait pas mieux, persuadé d'être le plus fort.

Ce fut un combat terrible. C'était comme si le ciel tonnait la terre tremblait, sans interruption, pendant trois jours et trois nuits. Si Meher était plus fort, son adversaire était plus rusé. Il n'y eut ni vainqueur ni vaincu. Cela pourrait se poursuivre jusqu'à la fin des temps. Mais le roi de Messer en eut assez :

— Ecoute moi, Meher, lui dit-il. Je pensais que j'étais l'homme le plus fort sur la terre. Mais je me rends compte maintenant, que nos forces sont égales. Il est inutile de continuer ce combat. Jusqu'ici nous étions des ennemis. Séparons nous en amis. Je voulais devenir suzerain de Sassoun, j'y renonce. Va vivre en paix sur tes terres. Je te promets que tu n'auras plus jamais rien à craindre de moi. Plus encore, devenons frères. Si Dieu veut que je meure avant toi, tu prendras soin de ma femme. Si, par contre, tu mourais avant moi, je m'occuperai de ta femme et des tiens.

Sur ces paroles raisonnables, Meher s'adoucit. Les deux anciens ennemis se tailladèrent l'avant bras, mélangèrent leur sang et devinrent frères.

Quarante années s'écoulèrent. Quarante années de paix et de prospérité pour les deux pays. Mais ni Meher ni le roi de Meser n'eurent des enfants.

Un jour, le roi de Meser mourut.

Dame Ismile fit semblant de le pleurer, porta son deuil pendant le temps réglementaire, puis se mit à réfléchir :

"Mon mari n'a même pas été capable de me donner un enfant; que vais-je devenir, que va devenir notre pays ? Mais n'est-il pas vrai que Meher avait promis de s'occuper de moi après la mort de mon époux? Je vais donc l'inviter ici; si Dieu le veut bien, je tirerai profit de son ancien amour pour moi, je ferai de sorte qu'il me donne un enfant. Ensuite, je pourrai le délivrer de sa promesse."

L'invitation de Dame Ismile parvint à Sassoun sous forme de pli cacheté. Elle surprit Meher, mais, dans le fond, ne lui déplut point. Par contre, inutile de dire que sa femme, Armaghan, n'était pas contente, mais pas contente du tout. Elle essaya de persuader mon mari à décliner cette invitation :

— Si elle te fait mander, ce n'est point pour toi même; elle ne te veut que pour lui donner un héritier. Mais avant de penser aux autres pense à toi même; nous non plus n'avons pas d'héritier.

— Non, j'ai fait serment de ne point l'abandonner. Je n'ai qu'une parole, il faut que je la respecte.

Armaghan se fâcha :

— S'il en est ainsi, moi aussi je vais faire un serment. Si

tu pars, pendant quarante ans je ne te permettrai plus de m'approcher. Je le jure sur ma tête et sur la tienne.

Mais Meher, plus têtue que jamais, partit.

Dame Ismile le reçut avec des honneurs jamais prodigués jusque là, l'enivra de vins, de paroles et de tendresses; elle s'y prit si bien, qu'au bout de neuf mois il lui naquit un fils, qu'elle appela Mesramelek. Un garçon très fort, très grand, de la race de Sanassar et de Meher.

Mais bientôt, Meher se mit à regretter d'avoir répondu à l'appel de Dame Ismile. Armaghan avait bien raison; Dame Ismile avait profité de son ancien amour pour elle; ce n'est pas pour lui même qu'elle l'avait appelé, c'était pour avoir un fils. Et lui, il s'était laissé faire, il s'était laissé avoir. Il avait aidé à perpétuer la dynastie de son ancien ennemi, alors que Sassoun restait sans héritier. Que deviendrait la maison de Sassoun après sa mort ?

Il regretta amèrement, mais on ne peut pas revenir sur ce qui est déjà fait. Il ne lui restait plus qu'une seule solution : rentrer à Sassoun au plus tôt, et essayer de se faire pardonner.



Aussitôt après le départ de Meher, Armaghan avait couvert d'un voile noir le lit de son époux. Elle même, portait le deuil, vivait comme une veuve.

Lorsqu'on vint lui annoncer le retour de Meher, elle tira les volets, s'enferma à double tour à l'intérieur de sa maison, et n'apparut plus à personne.

Arrivé devant la porte de sa maison, Meher la trouva barricadée et verrouillée :

— Ouvre moi, Armaghan; cria-t-il. Je suis de retour, et je regrette amèrement de ne pas t'avoir écoutée. Laisse moi entrer.

— Non, Meher; j'ai juré sur ma tête et sur la tienne que pendant quarante ans tu ne serais plus mon mari. Je te considérerai comme mon père, comme mon frère, comme tout ce que tu veux, mais tu ne seras point mon mari.

— Te rends-tu compte de ce que tu dis, supplia Meher. Quarante ans ! C'est trop long à attendre. Et qui te dit que dans quarante ans nous serons encore en vie ? J'ai fait une bêtise, j'en conviens, et je suis le premier à la regretter. Mais tu dois me pardonner, pour le bien de notre pays. Même si nous devons en mourir tous les deux.

Armaghan s'entêta. Elle avait juré.

Meher réunit tous les prêtres, évêques, archevêques; ils tinrent conseil, épluchèrent les archives, consultèrent les Saintes Ecritures, pesèrent le pour et le contre, et décidèrent enfin, que dans des cas de force majeure, il était possible de délier quelqu'un de son serment. L'archevêque lut un psaume, un évêque récita le "mea culpa", Meher fit pénitence et Armaghan fut déclarée déliée de son serment.

Mais elle n'était toujours pas rassurée :

— L'archevêque et les évêques ont beau réciter des psaumes; je sais que nous mourrons pour ne pas avoir respecté mon serment. Nous mourrons et nous laisserons un orphelin derrière nous; nous serons bien avancés.

— Qu'importe notre vie ! répliqua Meher. De toute manière nous mourrons un jour ou l'autre. Mais si Dieu nous accorde un fils, nous continuerons à vivre en lui; si Dieu nous l'accorde, c'est qu'Il le protégera aussi. Nous mourrons, mais Sassoun ne restera pas sans héritier.

Armaghan finit par se laisser persuader et ouvrit la porte de sa maison.

Exactement neuf mois, neuf jours et neuf heures après, il leur naquit un enfant mâle. Sur son bras droit, un signe de naissance rouge, en forme de croix. Meher et Armaghan furent rassurés : l'enfant était de la bonne race et bénéficierait de la protection divine. Ils le firent baptiser, lui donnèrent pour nom David.

Meher prit toutes ses dispositions; il légua les pays conquis par lui à son premier fils, Mesramelek; la Jument Bleue, l'Épée Fulgurante, la Sainte Croix de la Guerre et ses armures à son second fils, David. Toutefois, il enfonça l'Épée Fulgurante dans un tonneau rempli de goudron :

— Si David est digne de moi, il saura bien tirer cette épée de là.

Il émit le vœu que David fût envoyé à Meser et confié, jusqu'à sa majorité, aux soins de Dame Ismile. Il nomma ses frères Ohan et Verko tuteurs de David, il leur confia le peuple de Sassoun, fit ses prières, prit les derniers sacrements, et mourut en bon chrétien.

Armaghan mourut également le même jour.
David devint orphelin.

Chant Troisième

DAVID DE SASSOUN

Orphelin dès le premier jour de son existence, David fut recueilli par son oncle Ohan la Voix (on l'appelait ainsi à cause de sa voix tellement puissante, qu'on l'entendrait crier à sept cent lieues de distance).

La femme d'Ohan n'aimait pas les enfants. Elle insista pour que son mari accomplît les dernières volontés de Meher, c'est à dire envoyer David auprès de Dame Ismile. Mais Ohan hésitait. Il avait peur de sa femme, c'est un fait, et il évitait de la contrarier; mais tout de même, l'enfant venait de naître; il vaudrait mieux le garder pendant quelque temps; ensuite, il serait toujours possible de l'envoyer à Meser. Restait à résoudre le problème de trouver une nourrice pour David. Mais ce problème s'avéra insoluble; en effet, David suçait avec une si grande avidité le sein de ses nourrices, que leur lait cessait de monter dès le second jour. Si ce n'était que cela ! plusieurs nourrices moururent d'épuisement après avoir allaité David.

Ohan dut convenir, qu'il ne pouvait sacrifier pour David toutes les nourrices de Sassoun.

— Mais envoie le donc à Meser; laisse Dame Ismile se débrouiller comme elle peut; elle nous doit bien ça; d'ailleurs, c'était là le vœu de Meher; tu ne peux tout de même pas savoir mieux que ton frère ce qui convient à son fils, répétait sans arrêt la femme de Ohan.

Celui-ci dut finalement se décider à se séparer de David. Il le ficela sur le dos de Jument Bleue et lui expliqua ce qu'il attendait d'elle :

— Tu emmèneras David au pays de Meser et ne le remettras qu'à Dame Ismlie. Je te le confie, qu'il ne lui arrive aucun accident; dis-toi bien qu'il est notre unique espoir.

Jument Bleue comprenait le langage des hommes; elle hocha la tête et partit comme une flèche. Elle ne prit son souffle qu'une fois arrivée devant la maison de Dame Ismile.



Dame Ismile avait bon cœur et une grande dette de reconnaissance envers Meher.

— Je lui dois beaucoup; d'abord il m'a sauvé la vie; puis, il m'a donné Mesramelek. Je m'occuperai de David comme s'il était mon propre fils; je l'allaiterai, je l'élèverai avec Mesramelek. Qu'ils grandissent ensemble comme deux frères; et plus tard, si Dieu le veut, ils deviendront ensemble les maîtres du monde.

L'idée de recueillir David n'enchantait pas Mesramelek. Mais sa mère sut trouver les mots qui le convainquirent :

— Je prendrai l'enfant, tu garderas la jument, dit-elle.

Mais c'était vraiment mal connaître Jument Bleue. Une fois sa mission accomplie, elle se dégagea des mains qui voulaient la conduire dans les écuries de Mesramelek, fonça comme une flèche, et ne s'arrêta qu'une fois arrivée à Sassoun, devant la maison d'Ohan la Voix.

Celui-ci se précipita vers elle :

— As-tu pu conduire David à bon port, ou bien lui est-il arrivé un accident ? Réponds moi vite, je meurs d'inquiétude.

— Rassure-toi, répondit la jument, je l'ai remis à Dame Ismile.

Ohan rendit grâce à Dieu, baisa le front de cette bête intelligente; néanmoins, il la conduisit dans une écurie, en emmura toutes les portes, ne laissant qu'un petit trou dans le toit d'où il jetterait l'avoine :

— Que personne ne touche plus à Jument Bleue. Gardons la pour le jour où David nous reviendra en digne successeur de son père.



Retourrons à Meser.

Dame Ismile prit l'enfant David dans ses bras, le caressa et voulut l'allaiter. Mais David détourna la tête. Elle essaya encore et encore; David refusait toujours son sein. Dame Ismile ne put s'expliquer ce refus du bébé et se mit à pleurer :

— Il va mourir de faim. Que vont dire les gens ? Ils vont m'accuser de l'avoir laissé mourir d'inanition.

Mesramelek, jaloux du désespoir de sa mère, fut le seul à deviner les raisons de ce refus :

— C'est parcequ'il est de Sassoun qu'il refuse le lait d'une païenne. C'est une race de têtus. Inutile d'insister. Fais plutôt apporter du beurre et du miel de Sassoun.

Ainsi fut fait. David dévora le beurre et le miel de son pays et se mit à grandir.

A trois ans, il était déjà aussi grand qu'un garçon de douze ans, et naturellement recherchait la compagnie des jeunes adolescents. Ceux-ci voulaient bien jouer avec lui, car il était drôle et amusant, mais ils s'aperçurent vite et à leurs dépens, qu'il ne fallait pas énerver leur compagnon de jeux; en effet, David se fâchait rarement, mais quand cela se produisait, le jeu se transformait en carnage. Dès qu'il levait la main pour pousser un garçon, celui-ci tombait inanimé. Combien de bras et de jambes ne furent ainsi cassés, combien de cous ne furent tordus, combien d'enfants ne furent ainsi estropiés pour le restant de leurs jours !

Non pas que David fût méchant; loin de là; il était le premier à regretter les suites de ses colères; mais il n'y pouvait rien; il était beaucoup trop fort et son moindre coup donnait des résultats catastrophiques.

Les parents des garçons estropiés se rendirent en délégation auprès de Mesramelek (qui, entretemps, ayant grandi, régnait sans la tutelle de sa mère) :

— Nous sommes tes serviteurs, Mesramelek, et nous savons que toi et ta mère avez l'obligation morale de garder David auprès de vous; mais nos enfants n'en peuvent plus; il te faudra

donc choisir entre ce fou de Sassoun et nous. Ou bien tu te débarrasses de lui, soit en le tuant soit en le renvoyant chez lui, ou bien nous quittons ce pays pour nous installer ailleurs.

Mesramelek ne demandait pas mieux que de faire tuer ce garçon gênant (qui avait osé le battre au jeu de boules !) et en qui il pressentait un futur adversaire redoutable. Mais sa mère intervint; elle se jeta aux pieds de son fils :

— Épargne sa vie; ce n'est qu'un enfant, il ne sait pas ce qu'il fait.

— Il est plus intelligent que nous tous réunis et, crois moi, si je le laisse en vie, il nous créera des ennuis encore plus graves. Non, j'en ai assez, je veux le tuer.

— Je sais d'où te vient ta fureur contre lui; c'est parce qu'il t'a battu au jeu de boules. Mais tu sembles oublier qu'il est ton frère. Tu ne peux pas le tuer. Laisse moi le temps d'envoyer une lettre à oncle Ohan pour qu'il le ramène à Sassoun. Patiente toi encore quelques jours; après, tu n'entendras plus parler de lui.

— Je l'espère, mais je n'en suis pas sûr. J'épargnerai sa vie pour t'être agréable, mère; mais je te répète, tous mes futurs ennuis me viendront de ce garçon, et c'est toi qui l'auras voulu.

Sans perdre de temps, Dame Ismile envoya un mot à Ohan la Voix, le pressant de venir chercher David le plus rapidement possible.

Oncle Verko fut chargé de se rendre à Meser et d'en ramener David.

Avant de le remettre à Verko, Mesramelek émit le désir de voir David passer sous son sabre, en signe de soumission.

— Non, je refuse; fut la réponse catégorique de David.

Oncle Verko le prit par le bras et voulut le forcer à passer sous le sabre. David se débattit. Verko le poussa rudement, David se déroba, mais son petit doigt effleura le sabre de Mesramelek. Il en jaillit des étincelles. Mesramelek s'arrachait les cheveux :

— Et dire qu'il n'est encore qu'un enfant ! Je le sens, je le sais, tous mes malheurs viendront de ce garçon. J'ai eu tort de ne pas le tuer. Mais il n'est peut-être pas trop tard...

Il fit mander deux de ses lieutenants les plus féroces :

— Arrangez-vous comme vous voudrez, mais vous me tuerez ce garçon avant qu'il n'arrive à Sassoun.

Oncle Verko, David et les deux lieutenants, qui les accompagnaient soi-disant pour les protéger, se mirent en route pour Sassoun.

Arrivés près d'une rivière, il leur fallut traverser un pont. Le moment parut propice aux deux lieutenants; l'un passa devant, l'autre resta à l'arrière; et lorsque David fut au milieu du pont, ils se précipitèrent sur lui. David avait deviné leur sombre projet. Il étendit les bras, attrapa chacun de ses agresseurs par le cou, les cogna l'un contre l'autre, les laissa retomber raides morts. Puis, se tournant vers oncle Verko ahuri :

— Maintenant nous pouvons continuer notre chemin.

×

Toute la population de Sassoun, oncle Ohan en tête, s'était rendue à la rencontre de David. Les gens se félicitaient,

s'embrassaient, rendaient mille grâces à Dieu pour leur avoir rendu sain et sauf l'héritier de Sassoun. Oncle Ohan se prosterna, baisa le sol :

— Béni soit le nom de notre Seigneur, qui nous a rendu l'espoir en même temps que David.

A cette occasion, il décréta que le deuil de Meher fût levé; les jeunes gens et les jeunes filles, qui, depuis la mort de Meher, n'avaient pu se marier à cause de ce deuil, purent enfin s'unir devant Dieu. Les cloches des églises sonnèrent à toute volée, le son de la musique emplît ciel et terre.

Le lendemain, vite remis des fatigues du voyage et surtout des réjouissances de la veille, David sortit dans la rue, pour jouer un peu avec les enfants du quartier...

Les garçons de Sassoun sont plus grands et plus forts que ceux de Meser, c'est un fait, mais le résultat du jeu fut le même. Plusieurs bras et jambes cassés, plusieurs mâchoires fracassées, des centaines de blessures de moindre importance.

Les parents se rendirent auprès d'oncle Ohan :

— Nous savons que David n'est pas méchant; il ne fait pas exprès; mais que voulez-vous, le résultat de ses jeux est désastreux. Il faut lui trouver une occupation en dehors de la ville, qui lui ferait dépenser son trop plein d'énergie.

Il fut décidé de lui confier les brebis et les chèvres du pays; elles le feraient courir toute la journée, et le soir, David rentrerait fourbu de fatigue.

Cette idée plut énormément à David.

Il se mit à la tête de son troupeau et le conduisit sur les montagnes. Il courut un peu après les papillons, puis s'étendit à

l'ombre d'un arbre et s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, il se frotta les yeux, regarda autour de lui : pas la moindre trace de troupeau. Ne se sentant pas surveillées, les bêtes s'étaient éparpillées au gré de leur fantaisie.

David se mit à leur recherche. Courut après l'une, courut après l'autre; les autres animaux de la montagne, lièvres, renards, loups, ours et autres bêtes sauvages, éffarés par le bruit qu'il faisait, s'enfuirent à toutes jambes.

"Ah ! mais pourquoi ces chèvres s'enfuient-elles ainsi" s'étonna David et poursuivit les animaux sauvages jusqu'à leur épuisement. De guerre lasse, ils se laissèrent guider avec les brebis et les chèvres enfin réunies, vers Sassoun.

— Ohé ! les voisins, venez chercher vos bêtes ! cria David planté au milieu de la place publique.

Les premiers arrivants s'enfuirent affolés, en piétinant ceux qui accouraient :

— Sauve qui peut ! Sassoun est envahi par tous les animaux sauvages de la montagne !

David regardait avec étonnement tous ces gens qui prenaient peur à la vue de leurs chèvres...

Les habitants de Sassoun finirent par chasser les animaux sauvages, mais ne voulurent plus recommencer l'expérience.

— Dommage ! se désolait David; je n'aurai été berger qu'un jour seulement. C'était un métier amusant.

Pourtant, il ne pouvait rester sans occupation.

Oncle Ohan lui remit un arc et une flèche, et l'envoya chasser.

×

Les années passèrent tant bien que mal.

David eut quinze ans.

Un jour, fatigué de chasser le gros gibier, il décida de taquiner un petit oiseau. Il n'avait nullement l'intention de le tuer; il voulait simplement s'amuser en le poursuivant.

Le petit oiseau ne pouvait évidemment pas deviner les intentions de David; voltigeant de branche en branche, il alla se réfugier dans le potager d'une vieille femme très pauvre, dont toute la richesse était composée de quelques maigres tiges de maïs.

David pénétra dans le potager, et, évidemment, piétina les tiges de maïs.

La vieille femme accourut :

— N'as-tu pas honte, David, de me priver ainsi de mes pauvres ressources ?

— Mais je n'avais aucune mauvaise intention. Je poursuivais un oiseau.

— Tu poursuivais un oiseau ! Et tu n'as pas pu trouver mieux que mon petit potager ! Toi, David, dont le père possédait les plus grandes chasses gardées du monde, tu n'as pas pu trouver mieux que mon pauvre petit potager !

— Que dis-tu ? De quelles chasses gardées parles-tu ?

— Celles qui se trouvent à Marout près du lieu où a été enterré ton père.

— Mais pourquoi ne m'en a-t-on jamais parlé ?

— Parceque, profitant de la mort de ton père, de la faiblesse de ton oncle Ohan et de ton jeune âge, Mesramelek

s'en est emparé.

— Et la tombe de mon père, dis-tu, se trouve en ces lieux ?

— Oui. Mais je doute fort que tu en trouves l'emplacement; Mesramelek a fait raser la chapelle érigée sur la tombe de Meher.

— Ah ! il a osé faire cela ! Il a osé profaner ce saint lieu !

David, hors de lui, courut auprès d'oncle Ohan et l'attrapa par le collet :

— Pourquoi m'avoir caché la vérité ?

— Quelle vérité ?

— La tombe de mon père. Mesramelek l'a détruite !

— Oui, mais qu'y pouvais-je faire ?

— Toi, rien. Mais tu pouvais m'en parler.

— Eh ! bien, voilà. Après la mort de ton père, et quand tu te trouvais encore à Meser, Mesramelek envahit notre pays. Nous dûmes nous soumettre à lui, lui céder une bonne partie de notre territoire, dont Marout, lieu où avait été enterré ton père. Te rapelles-tu quand tu as refusé de passer sous le sabre de Mesramelek ? Eh ! bien, ces événements avaient eu lieu peu avant cette date. Et depuis, Mesramelek est notre suzerain; chaque année, nous lui payons de lourds tributs.

— Cela est intolérable. J'y mettrai bon ordre. Mais commençons par le commencement. Dès demain matin, nous nous mettrons en route vers Marout; avant toute chose, je veux reconstruire la chapelle sur la tombe de mon père.

Ohan n'osa pas protester.

×

Les espions de Mesramelek ne tardèrent pas à lui faire parvenir la nouvelle : David reconstruisait la chapelle de son père, chassait en toute liberté sur les terres de Marout, et avait décidé que Sassoun ne paierait plus d'impôts à Meser.

La colère étrangla Mesramelek :

— Je savais bien que ce David de malheur me ferait mordre les doigts. Je ne peux plus supporter de le savoir en vie. Il faut qu'il se soumette à moi, si non je le tuerai.

Il fit appeler ses meilleurs capitaines : Patine, Kospatine, Sutine, Tcharkatine :

— Vous vous rendrez immédiatement à Sassoun; vous détruirez la chapelle de Marout; en outre, vous me ramènerez les impôts dont Sassoun nous est redevable : quarante mesures de pièces d'or, quarante mesures de pièces d'argent, quarante mille têtes de bétail; en plus de cela, quarante jouvencelles pour notre plaisir, quarante femmes de haute taille pour charger nos chameaux, quarante femmes très petites pour tourner les meules de nos moulins, quarante jouvenceaux pour me servir comme pages. Allez, et revenez vite.

Patine, Kospatine, Sutine et Tcharkatine prirent mille fois mille hommes avec eux, et se mirent en route vers Sassoun.

Arrivés sur place, ils montèrent leurs tentes devant les portes de la ville.

×

A l'aube, Kospatine fit mander oncle Ohan :

— Nous venons de la part de Mesramelek; voici la liste

de vos redevances de cette année. Je te donne jusqu'à ce soir pour me remettre tout cela.

Ohan pâlit de frayeur. Il avait la voix très forte, mais pas le coeur d'un brave.

— Mais oui, rassurez vous, tout sera prêt pour ce soir; nous sommes les humbles serviteurs de Mesramelek; il commande, nous exécutons ses ordres.

Rentré chez lui, Ohan se mit à réfléchir :

"Tout cela n'est rien; mais comment tenir David dans l'ignorance ? Il serait capable de refuser de payer les impôts et Sassoun serait mis à feu et à sang. Avant toute chose, il faut l'éloigner d'ici."

— David ! David ! appela-t-il. David, j'ai envie de manger de la viande de gibier. Va chasser n'importe quoi. Ne reviens surtout pas avant ce soir.

David, sans se douter de rien, partit.

Il n'eut aucun mal à tuer un chevreuil, qu'il chargea sur ses épaules. Sur le chemin de retour, il passait près du potager de la vieille femme. Il y remarqua quelques radis rouges, ne put résister à la tentation de les croquer.

La vieille femme le vit :

— C'est ça, vole mes radis, chasse le chevreuil, alors que ton peuple est plongé dans le deuil.

— Quel deuil ? Qui est mort ?

— Comment "quel deuil." Kospatine est venu emmener nos filles et nos garçons, notre or, notre argent, tout notre bétail, et que fais-tu pendant ce temps ? Tu voles mes radis et tu chasses le chevreuil ! Ah ! je me demande parfois si tu es vraiment le

fils de Meher !

— Que me racontes-tu là ?

— Va chez ton oncle, et tu verras les quarante jouvencelles, les quarante femmes de haute taille, les quarante femmes de petite taille, les quarante jouvenceaux, les quarante mille têtes de bétail, les quarante mesures de pièces d'or, les quarante mesures de pièces d'argent...

David n'attendit pas qu'elle ait terminé. En coup de vent, il retourna à Sassoun, enfonça les portes des caves où étaient entassés femmes, jouvencelles et jouvenceaux :

— Rentrez chez vous et ne pleurez plus.

Il enfonça les portes des étables où était entassé le bétail :

— Retournez dans les étables de vos maîtres.

Puis, il pénétra dans la salle où son oncle Ohan mesurait l'or :

— Une, deux, trois...

— Une... disait Kospatine.

— Quatre, cinq, six...

— Deux... disait Kospatine.

David se dressa devant eux :

— Que faites-vous là ?

— Nous mesurons l'or.

— Donnez, je vais vous aider.

David vida le sac à moitié rempli d'or. Puis, remplit la mesure, la vida par terre, à côté du sac de Kospatine, puis retourna la mesure vide dans le sac :

— Et d'une...

Il recommença le même jeu :

— Et de deux...

Kospatine se fâcha :

— Ma parole, il se moque de nous... Ohan, si tu tiens à ce que ton neveu reste en vie, renvoie le immédiatement.

David vit rouge :

— Et toi même, déguerpis vite, avant qu'il ne t'arrive un malheur.

Kospatine fit mine de le frapper.

David l'empoigna, le souleva, le jeta par terre. Kospatine perdit connaissance. David le souleva encore une fois, le porta jusqu'à son cheval, et le ficela sur le dos de l'animal :

— Va dire à Mesramelek qu'il se contente de Meser et qu'il laisse Sassoun tranquille. Nous ne lui paierons plus aucun impôt, et nous garderons nos femmes pour nous mêmes.

Patine, Sutine et Tcharkatine s'enfuirent à toutes jambes, précédés du cheval chargé de Kospatine.



Mesramelek attendait avec impatience le retour de ses capitaines.

Quelle ne fut sa fureur lorsqu'il apprit ce qui s'était passé! Il réunit ses ministres et leur demanda conseil.

— David ne t'a fait aucun mal, dirent les uns; il vivait tranquillement chez lui; tu as envoyé tes hommes pour lever des impôts. Il ne s'est pas laissé faire, et c'est tout. C'est toi qui es

dans ton tort.

Mesramelek renvoya les ministres qui parlaient ainsi. Et il s'enferma avec les autres qui pensaient comme lui :

— David n'a que quinze ans; il ne sait pas se battre. C'est le moment ou jamais d'attaquer Sassoun. Si tu attends encore quelques années, tu ne pourras plus jamais te débarrasser de David.

Mesramelek et ses ministres décidèrent donc de marcher sur Sassoun. Ils préparèrent une proclamation, qui fut lue dans tous les coins du royaume:

"A tous mes peuples du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest;

"Nous avons déclaré la guerre à Sassoun.

"Il me faut quatre cent mille cavaliers sur chevaux d'un blanc pur; quatre cent mille cavaliers sur chevaux d'un brun clair; quatre cent mille cavaliers sur chevaux d'un noir pur. Mille fois mille jeunes fantassins sans barbe ni moustache; mille fois mille fantassins à la barbe blanche; mille fois mille fantassins à la barbe noire; mille fois mille bons archers; dix fois mille bons tambours..."

Et la liste continuait sur des pages et des pages.

Les cavaliers, les fantassins, les archers, les tambours accoururent des quatre coins du royaume de Meser et se retrouvèrent devant le palais de Mesramelek.

Dame Ismile se précipita chez son fils et essaya de le dissuader de marcher sur Sassoun; mais en vain. Elle lui demanda au moins la permission de l'accompagner avec ses dames d'honneur. Mesramelek la lui accorda.

L'armée de Mesramelek était innombrable. Pour vous en donner une idée, disons seulement, que lorsqu'elle arrivait au bord d'une rivière, ses éclaireurs buvaient la moitié de l'eau; les suivants l'asséchaient complètement; et ceux qui venaient derrière, ne se rendaient même pas compte qu'il y avait eu là une rivière.

Tout ce monde arriva donc aux portes de Sassoun.

Là, Mesramelek ordonna de monter les tentes, et envoya un message à David :

"Si tu veux épargner ton peuple et ton pays, y disait-il, mesurons nos forces dans un combat singulier. Si tu refuses mon offre, j'ordonne à mon armée d'envahir Sassoun, d'en tuer tous les habitants mâles, d'enlever toutes les femmes, d'incendier toutes les maisons et de tout détruire."

Cette lettre fut remise à oncle Ohan, qui s'arracha les cheveux en pleurant à chaudes larmes :

— Qu'allons nous faire maintenant ? Nous n'avons ni armée, ni soldats. Nous serons tous massacrés. Notre unique chance de nous en tirer, c'est que David combatte Mesramelek; mais il n'est qu'un enfant. Il ne sait pas se battre. Il n'a jamais tenu une arme dans ses mains. O mon Dieu ! ô mon Dieu ! Qu'allons nous faire ?

Il remit la lettre à David.

— Ne vous en faites pas, oncle Ohan; rentrez tous chez vous. J'irai tout seul contre Mesramelek. Dieu viendra à mon secours.

Et ne supportant plus de voir les larmes de son oncle, il courut jusqu'à la maison de la vieille femme :

— Je viens te faire mes adieux. Je vais au combat.

— Et tu y vas à pied, armé seulement de ton arc et de ta flèche ?

— Que veux-tu, je n'ai pas d'autres armes. Je n'ai même pas le moindre bout d'acier pour l'attacher, en guise de sabre, à ma ceinture.

— Que dis-tu là, David ? On jurerait que tu n'es pas le fils de Meher Et la Jument Bleue ? Et l'Épée Fulgurante ? Et la Sainte Croix de la Guerre ? Et les armes de ton père ? Et ses armures ? Et ses bottes en fer ? Et la selle en nacre ? Et les brides en acier ?

David n'avait jamais entendu parler de tout cela.

— Mais où se trouvent toutes ces choses merveilleuses ?

— Demande les à ton oncle Ohan, qui les garde cachées depuis la mort de ton père.

David courut auprès d'Ohan et le força à lui remettre les armes et armures de son père.

— Quant à la Jument Bleue, ajouta piteusement Ohan, je la garde enfermée là depuis son retour de Meser. Je ne sais si tu pourras la maîtriser.

D'un seul coup de pied, David enfonça la porte emmurée.

Jument Bleue reconnut le fils de son maître et hennit de joie.

Oncle Ohan remit tout à David, sauf l'Épée Fulgurante qui restait toujours plantée dans le tonneau rempli de gourdon asséché.

David empoigna l'épée et la souleva en l'air aussi facilement que l'on enlèverait un cheveu égaré dans de la pâte à pain.

— Quant à la Sainte Croix de la Guerre, expliqua Ohan encore tout étonné de ce qu'il venait de voir, tu dois te mettre à genoux, appeler l'aide de Dieu. Si tu es un homme juste et si Dieu veut te protéger, la Sainte Croix viendra d'elle même se poser sur ton bras.

David se mit à genoux, ferma les yeux et implora l'aide de Dieu. Lorsqu'il les rouvrit, la Sainte Croix de la Guerre enlaçait son bras droit.

Tout cela était fort bien, mais David était encore trop petit pour porter avec aisance les armures de son père, et ployait sous leur poids; l'Épée Fulgurante, suspendue à sa ceinture, se traînait derrière lui, telle une traîne de mariée.



Quarante-Tresses-de-Cheveux-Blonds, la grand'mère de David, qui, à la mort de Meher s'était retirée dans un couvent, avertie par l'ange de Dieu, accourut auprès de David:

— Tu es monté sur Jument Bleue, tu portes les armures de ton père, mais tu es encore beaucoup trop petit et faible pour elles. Jument Bleue te conduira auprès d'une certaine source sur la Montagne Bleue. Bois de cette eau, prie encore une fois, signetoï par trois fois, et seulement alors affronte Mesramelek.

Jument Bleue y conduisit David en un clin d'oeil. Il mit pied à terre auprès de la source, s'agenouilla, but...

Ce fut comme si mille tonnerres tonnaient en même temps. David, ahuri, se vit grandir, remplir les armures de son père. La terre se creusa sous le poids de ses pieds. Il s'agenouilla,

pria et remercia Dieu pour ce miracle, se signa par trois fois.

La ceinture de son père, enroulée dix fois autour de son corps, était maintenant juste assez grande pour entourer sa taille. L'Épée Fulgurante arrivait à peine jusqu'à ses genoux.

— Et maintenant, en avant ! cria-t-il en sautant sur Jument Bleue qui pleurait de joie.



Très fier et sûr de lui même, David s'arrêta un moment sur un plateau dominant le camp ennemi; mais lorsqu'il hasarda un regard vers la plaine, il fut saisi d'un indéfinissable sentiment de découragement:

"O mon Dieu tout puissant, même si j'étais un loup affamé et eux des agneaux doux, je ne pourrais pas les dévorer tous; même si j'étais du feu et eux du coton sec, je ne pourrais pas les brûler tous; même si j'étais un torrent et eux des flammes de feu, je ne pourrais pas les noyer tous..."

Jument Bleue sentit que son maître fléchissait :

— N'aie pas peur, lui dit-elle; mon haleine est aussi meurtrière que ton épée, mes sabots sont aussi puissants que tes coups. A nous deux, nous aurons le dessus. Seulement, écoute moi bien, quoi qu'il arrive et sous aucun prétexte, ne descends jamais de mon dos.

Ces paroles de Jument Bleue réconfortèrent David et lui rendirent son courage. Il se dressa de toute sa taille et cria aussi fort qu'il le put :

— Ohé ! les ennemis ! Si vous dormez, levez vous; si



vous êtes éveillés, prenez vos armes; si vous êtes armés, sautez en selle et tenez vous prêts; je vais attaquer, je vous préviens; je ne veux pas vous avoir par la surprise.

Et tel un ouragan déchaîné, David et sa monture foncèrent sur les ennemis...

De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareil carnage.

Les flots de sang formèrent des fleuves et emportèrent les cadavres...

Dans l'armée de Meser, il y avait un vieillard; un homme de bon sens, ayant beaucoup d'expérience, père de sept enfants.

— Laissez moi passer, cria-t-il en se frayant un chemin vers David; laissez moi passer, je veux lui parler.

— Que me veux-tu, vieillard ? lui demanda David.

— Arrête-toi une seconde. J'ai une prière à formuler.

— Parle !

— Pourquoi massacres-tu ces hommes ? Il y a, parmi eux, des fils uniques, des pères de famille, des jeunes mariés, des jeunes fiancés; aucun n'est venu de son propre gré, crois moi; ils sont venus parcequ'ils avaient peur de Mesramelek; si tu as un compte à régler, c'est avec lui que tu dois le faire.

— C'était là mon intention; mais où est-il, pourquoi se cache-t-il ?

— Il est sous sa tente; celle-là. Affronte le dans un combat singulier, et si tu parviens à le tuer, tous ces gens te béniront, rentreront chez eux. Arrête le massacre, va trouver ton ennemi.

— Tu parles d'or, vieillard, répliqua David. Je ferai comme tu dis. Et il fonça tout droit du côté de la tente indiquée.

*
**

Arrivé devant la tente de Mesramelek, David se crut transporté dans un harem. Il hasarda un regard à l'intérieur de la tente, et que vit-il ? Mesramelek dormait dans un lit somptueux; des jeunes femmes et des jeunes filles se déplaçant à pas feutrés, s'affairaient autour de lui. Les unes lui massaient les pieds, les autres chassaient les mouches, d'autres arrangeaient ses couver-

tures. Dame Ismile, assise au chevet de son fils, le regardait dormir.

— Bonjour, mère, salua David.

— Bonjour, David, répondit-elle. Viens, mon cher fils, descends de ta monture, viens te reposer un peu.

— Non, mère, je ne descendrai pas de mon cheval.

— Mais tu es fatigué, assoiffé, affamé; viens manger quelque chose.

L'aspect terrible de David lui faisait craindre le pire pour Mesramelek; voilà pourquoi elle voulait l'adoucir un peu, l'attirer sous la tente et surtout, le séparer de Jument Bleue. Mais David ne se laissa pas tromper :

— Je te remercie, mère; je n'ai ni faim ni soif. Je te demande seulement de réveiller Mesramelek.

— David, n'oublie pas qu'il est ton frère aîné.

— Je n'oublie rien; maintenant, réveille le s'il te plaît.

— Je voudrais bien, mais lorsqu'il s'endort, il en a pour sept jours. Nous ne sommes encore qu'au troisième jour.

— Je ne veux rien savoir. Réveillez le.

Dame Ismile se décida enfin à essayer de réveiller son fils. Elle fit chauffer à blanc d'énormes tiges de fer et les appliqua contre les talons de Mesramelek. Celui-ci bougea un peu, sans se réveiller, et soupira dans son sommeil :

— Que de puces dans mes draps!

— Ce ne sont pas les puces, c'est leur frère ! hurla David dans les oreilles de Mesramelek.

Celui-ci ouvrit enfin les yeux et vit un géant couvert de sang planté devant lui. Il se frotta les yeux, reconnut David,

souffla de toutes ses forces pour le faire voler en l'air.

David ne bougea pas.

Cette fois, Mesramelek se réveilla tout à fait, vit l'expression farouche du visage de David, en eut peur :

— Tiens ! c'est David, dit-il en faisant semblant de sourire. Sois le bienvenu. Viens t'asseoir ; mangeons et buvons un peu, nous nous battons après.

David se laissa tromper par les bonnes paroles de son ennemi. Jument Bleue se dressa sur ses jambes de derrière, essayant d'empêcher David de descendre. Mais celui-ci dédaigna l'avertissement, mit pied à terre.

Jument Bleue, écoeurée par tant d'insouciance et d'imprudence, laissa David à son sort et s'enfuit vers les montagnes.

Mesramelek invita son frère à prendre place à côté de lui, devant une table royalement garnie. David était à mille lieues de se douter qu'il était assis sur une trappe. Dès qu'il s'installa, Mesramelek tira sur une chaîne, la trappe s'ouvrit et David fut précipité dans une fosse, quarante mètres sous terre. Mesramelek en boucha l'ouverture avec quarante meules de pierre posées les unes sur les autres :

— C'est ce pauvre niais qui voulait me tuer ? Qu'il y reste enfermé jusqu'à pourrissement de ses os, dit-il en riant et en se réjouissant d'une victoire aussi facile.

Laissons David là, allons voir que devient, pendant ce temps, son oncle Ohan.

Ohan dormait; d'un sommeil troublé par les rêves. Il y voyait l'astre de Meser briller d'un éclat particulier, et l'astre de Sassoun s'assombrir.

Il se réveilla en sursaut :

— Femme, j'ai peur; David est en péril.

— Mais non, couche-toi et laisse moi dormir, répondit sa femme.

Ohan se rendormit. Le même rêve se poursuivit. L'astre de Meser brillait de plus en plus fort; celui de Sassoun était sur le point de s'éteindre. Transi de peur jusque dans son sommeil, Ohan vit clairement comment l'astre de Meser se préparait à engloutir celui de Sassoun.

Il sauta hors du lit, se précipita vers son cheval noir :

— Conduis-moi sur le mont Marout !

L'instant d'après, ils y étaient. Ohan ne prit même pas la précaution, élémentaire pour lui, de s'envelopper dans quarante peaux de taureaux et cria de toute la puissance de ses poumons :

— David ! David ! où que tu sois, appelle à ton secours Notre Dame de Marout ! appelle à ton secours la Sainte Croix de la Guerre ! Signe-toi par trois fois ! Secoue-toi !

Du fond de sa fosse, David entendit la voix de Ohan. Etant jeune et inexpérimenté, il ne connaissait pas la puissance de la Croix.

— Notre Dame de Marout ! Sainte Croix de la Guerre ! Secouez moi ! Donnez moi la force nécessaire pour sortir de cette fosse !

Il se signa par trois fois, se secoua, brisa ses chaînes, les projeta en haut; les chaînes heurtèrent les quarante meules de pierre posées sur la trappe, les brisèrent en mille morceaux et les firent envoler vers le ciel. Elles volent toujours.

David se tassa sur lui même, prit son élan, bondit et se retrouva sur la surface de la terre.

— David ! je suis sur le mont Marout ! Viens m'y rejoindre ! criait Ohan la Voix.

David s'y rendit.

Jument Bleue s'y trouvait également; mais elle était fâchée; elle ne voulait pas laisser David monter sur son dos.

Oncle Ohan intervint, parlementa, persuada la jument, la réconcilia avec David.

David remercia son oncle, baisa le front de Jument Bleue, sauta sur elle, et l'instant d'après, se dressait devant Mesramelek.

— Tu m'as trompé une fois; maintenant, viens en lice.

Mesramelek croyait voir un revenant; il en eut peur :

— Devenons amis; viens sous ma tente pour boire à notre amitié, essaya-t-il de le calmer.

— Je suis jeune, mais pas sot. Je ne te croirai jamais plus.

— Bon, puisque tu insistes, nous nous affronterons. Mais comme je suis l'aîné, je demande à commencer le premier.

Il fut donc convenu, que Mesramelek commencerait le premier et aurait trois coups à essayer avec l'arme de son choix. Après quoi, ce serait le tour de David pour trois coups.

David se posta au milieu de la plaine, et attendit.

Mesramelek galopa jusqu'à Diarbékir, s'arrêta, prit son élan, fonça vers Sassoun, souleva son fléau d'armes de quatre

cent livres, le tournoya au dessus de sa tête et le lança sur David :

— Tu étais poussière, redeviens poussière.

— Je suis toujours là, répliqua David.

“Je n'ai pas pris assez d'élan”, se dit Mesramelek.

Pour le deuxième coup, il galopa jusqu'à Alep, s'arrêta, prit son élan, fonça vers Sassoun, souleva son fléau d'armes, le tournoya au dessus de sa tête et l'abattit sur David.

Le coup manqua, l'arme heurta le sol, la poussière qui s'en dégagait voila le soleil.

— Que Dieu ait son âme, dit Mesramelek, pensant avoir abattu son adversaire.

— Pas si vite, pas si vite. Je suis toujours là.

Pour le troisième et dernier coup, Mesramelek galopa jusqu'à Meser, prit son élan, fonça sur David, souleva le bras, abattit son arme...

La terre trembla, un ravin se creusa. La poussière soulevée ne se dissipa qu'au soir du troisième jour.

— Cette fois-ci, je l'ai envoyé auprès des anges.

— Je suis toujours là ! Et maintenant, c'est mon tour.

Mesramelek, tremblant de peur, supplia :

— Accorde moi un délai de sept heures.

— Accordé !

— Accorde moi une autre faveur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je veux faire creuser un abri quarante mètres sous terre.

— Creuse !

— Je veux y descendre et me couvrir de quarante peaux de taureaux.

— Accordé !

— Je veux faire poser quarante meules de moulin par dessus.

— Dépêche-toi !

Mesramelek fit creuser l'abri, s'y blottit, se fit couvrir de quarante peaux de taureaux, et de quarante meules de moulin, par dessus.

— Je suis prêt ! cria-t-il du fond de son abri.

David tira l'Épée Fulgurante, fit galoper Jument Bleue jusqu'à la limite de la plaine, fit demi tour et se préparait à frapper, lorsque Dame Ismile courut vers lui et se jeta à ses pieds :

— Accorde moi ton premier coup pour les soins que je t'ai donnés.

— Soit, mère. Je t'accorde mon premier coup, répondit David.

Il tourna la tête de Jument Bleue, prit son élan, souleva l'Épée Fulgurante, s'apprêtait à frapper, lorsque la femme de Mesramelek se jeta à ses pieds :

— Accorde moi ton deuxième coup, en souvenir de notre enfance passée ensemble et de tous les mauvais tours que tu me jouais.

— Soit. Je t'accorde mon deuxième coup. Et maintenant, c'est assez. Que personne ne se jette plus à mes pieds; ce dernier coup, je le réserve à Mesramelek.

Dame Ismile courut vers les femmes :

— Vite, jouez de la musique, chantez, dansez; David est jeune, il vous regardera et sera troublé, sa main tremblera.

Les filles et les femmes se mirent à danser.

David comprit leur jeu, ne regarda point de leur côté.

— Notre Dame de Marout, Sainte Croix de la Guerre, quadruplez mes forces !

Il se signa par trois fois, souleva l'Épée Fulgurante et frappa...

L'épée trancha les quarante meules de moulin, les quarante peaux de taureaux, coupa de haut en bas Mesramelek en deux, ainsi que la terre en dessous, jusqu'à la Rivière Noire. Sans l'intervention de l'Ange de Dieu, l'eau Noire aurait inondé la terre.

— Je suis toujours là ! cria Mesramelek.

— Secoue-toi un peu ! répondit David.

Mesramelek se secoua... La moitié de son corps tomba à gauche, l'autre moitié à droite.

David réunit les soldats ennemis :

— Mesramelek est mort. Vous n'avez plus aucune raison de vous battre. Rentrez chez vous, labourez vos champs, élevez vos enfants, vivez en paix, et plus jamais ne prenez vos armes, sauf pour défendre vos terres. Allez ! et que Dieu soit avec vous.

Il institua Dame Ismile reine de Meser et la renvoya chez elle.

De par la volonté unanime du peuple de Sassoun, David fut proclamé prince de Sassoun.

Il fut un si bon prince, que sa mémoire est bénite même jusqu'aujourd'hui.

TABLE DES MATIERES

	Pages
La Légende de Haïg	5
Ara le Bel et Sémiramis	11
L'église aux pigeons	17
Anahid	21
L'enfant et le serpent	45
Nazar le Brave	47
Le Temple de la Lumière	61
Une Goutte de Miel	65
A qui la faute?	71
Le Mardi Gras	76
Areknazan	81
Les "Fous" de Sassoun	
Sanassar et Balthazar	104
Meher le Lion	118
David de Sassoun	129

